

MEMOIRE DU PAYS

Glaudi Barsotti

Miquèu CAMELAT	2
Antòni CANE	4
Miquèu CAPODURO	5
Aufred & Maria CARNAUD	7
CARVIN	8
Juli CASSINI	10
Francés CASTIL-BLAZE	12
Pèire CAUSSE	14
Enric CHABRIER	15
Alfrèd CHAILAN	17
Fortunat CHAILAN	19
Bartomieu CHALVET (Voir Iacinta DUPUY)	
Juli CHARLES-ROUX	21
Felip CHAUVIER	23
Josèp CHEVALIER	25
Audoard CHEVRET	27
Pau COFFINIÈRES	29
Enric COLOMBON	31
Antòni CONIO	33
Leonida CONSTANS	35
Serafin CREMAZY	37
Pascau CROS	38
Adòuf & Justina CROS (I)	41
Justina CROS (II)	43
Antòni-Blasi CROUSILLAT	45

MIQUÈU CAMELAT, LE PLUS GRAND POÈTE GASCON CONTEMPORAIN

Jusqu'à présent je n'ai pas présenté de créateur occitan gascon, où si je l'ai fait, je ne m'en souviens pas ! C'est d'autant plus injuste que dans cette région notre langue connaît encore un usage social étendu et qu'elle a donné de grands créateurs. Aussi, je vais parler aujourd'hui de Miquèu Camelat qui, avec le Limousin Joan Baptista Chèze, le Languedocien Antonin Perbosc et le Provençal Valèri Bernard, sont parmi les premiers écrivains occitans qui parviendront à se libérer de l'influence de Mistral qui par son génie dominait les lettres occitanes et constituait un obstacle à une création originale.

Miquèu Camelat est né à Arrens (Pyrénées Atlantique), petit village au fond de la vallée d'Azun, le 26 juillet 1871. Il ne le quittera que durant trois années pour effectuer des études primaires au séminaire de Saint Pé. De retour à Arrens, et après divers essais de travaux il s'installe comme épicier, activité qu'il exercera toute sa vie jusqu'à la vieillesse. Il meurt à Tarbes le 18 novembre 1962. Cette existence toute de modestie constitue un contraste avec une activité intellectuelle intense qui fera de lui l'un des grands poètes du XX^e siècle. Très jeune, il lit beaucoup ; cela va des romans et des poètes français à la Bible et à l'initiation à la poésie occitane à travers Jasmin et les poètes gascons. Et surtout Mistral dont il comprendra la leçon de rigueur sans le copier, ce qui explique la perfection de l'œuvre qu'il fournira.

Dès 1893, il est responsable de l'*Armanac Patoes de la Bigorra (Almanach Patois de la Bigorre)*. En 1896, avec Simin Palay, qui sera toute sa vie son compagnon de lutte, il fonde l'*Escòla Gaston Fèbus (École Gaston Phébus)*, groupement félibréen encore actuellement en activité, et il assumera durant de longues années la direction de la revue *Reclams* qui continue sa parution.

C'est que parallèlement à son activité littéraire, Miquèu Camelat sera un homme d'action. Ainsi, il a donné pour l'enseignement deux anthologies, « Garba de pròsa » (« Gerbe de proses ») et « Garba de poesias » (« Gerbe de poesias »). Critique, il a publié une excellente *Literatura gascona (Littérature gasconne)*. Sa collaboration à la revue *Reclams* le poussa à écrire en prose, et il s'est montré un excellent chroniqueur ; et en prose toujours, il a été un conteur fort agréable et un nouvelliste de talent, notamment dans « Vida vidanta » (« La vie quotidienne »), en 1937, qui est une chronique de la vie béarnaise, et l'année suivante « Los memòris d'un cap-borrut » (« Les mémoires d'un entêté »).

Il est probable que c'est ce désir d'embrasser la totalité de la création littéraire et d'avoir un contact populaire direct qui l'engagea à s'essayer dans le théâtre. Et c'est ainsi qu'il a donné deux pièces dramatiques et quatre comédies. Les deux premières, « Lola » (« Loule ») et « Gaston Fèbus » (« Gaston Phébus »), sont d'intention shakespearienne par leur caractère historique et celui des personnages ; on ne peut dire qu'il s'agisse de chef-d'œuvre, mais par le langage et la qualité des sujets choisis, elles dépassent de loin la moyenne de productions semblables, qu'elles soient françaises ou occitanes.

Cependant, c'est en 1899 qu'il publie son grand poème « Belina » (« Beline ») au même âge qu'avait Mistral lors de la sortie de « Mirèlha » (« Mireille »). Si l'héroïne, Belina, de même que Mirèlha, incarne le pays et meurt comme elle, les divergences idéologiques, sentimentales, poétiques, sont profondes. En effet, il n'y a pas de conflit social et l'amour de la jeune fille est surtout sentimental. Le drame qui se joue dans ce milieu paysan est naturel. Mais la vie n'est pas idyllique, et la peur et le malheur rodent sur la communauté paysanne. Quant à la condition féminine, elle est très dure et les joies sont rares. Nous sommes loin des poncifs félibréens qui idéalisèrent souvent le travail de la terre pour l'opposer à la ville, mauvaise et corruptrice... Comme si les meurtres n'étaient pas aussi nombreux et horribles

dans les cités qu'à la campagne ! Quant au langage poétique, il est très différent de celui de « Mirèlha ». Il demeure bref, refuse les emphases et utilise les façons populaires de parler. Mais l'art est là, discret et contenu, avec des images rapides, fulgurantes et une langue admirable tant par sa syntaxe que son vocabulaire.

En 1920, c'est le second grand poème, « Morta e viva » (« Morte et Vive »), Le thème, nationaliste occitan, est simpliste. Mais cela est sauvé par l'idée du poème : les écrivains gascons, amis de l'auteur, montent sur le pic d'Ossau et découvrent de là-haut une Gascogne dont ils content les grands moments de l'histoire nationale ; c'est une véritable « Légende des siècles » gasconne. Le mythe est oublié grâce à une admirable dignité de langage.

Dans ces deux poèmes, Miquèu Camelat atteint le grand style épique, chose à laquelle depuis Agrippa d'Aubigné, aucun écrivain de langue française n'a pu parvenir, malgré bien sûr des intentions épiques. Et il a égalé Mistral.

Miquèu Camelat, poète épique, s'est aussi montré un grand lyrique et il s'est essayé avec bonheur dans la chanson. Il a ainsi abordé tous les genres. Avec lui nous avons l'un des plus grands écrivains occitans contemporains.

ANTÒNI CANE, LE DERNIER TROBAIRE

Aujourd'hui, c'est d'un personnage qui est demeuré totalement inconnu, du moins je le crois, que je vais vous parler. Il s'agit d'Antòni Cane, dont la disparition ne remonte pourtant pas au déluge.

En effet, Antòni Cane est mort à Marseille où il était vraisemblablement né, en octobre ou novembre 1946, donc au lendemain de la seconde guerre mondiale. Que savons-nous de lui ? Et bien, pas grand chose, et c'est en partie cela, outre le peu de son œuvre littéraire qui a été publiée, qui me pousse à en parler. Car peut-être, parmi nos lecteurs, certains pourront nous apporter des précisions.

À ma connaissance, le premier texte, un sonnet, qu'il a publié, se trouve dans le bulletin de l'association *Lo Calen de Marselha (La Lampe de Marseille)*, de novembre 1930. Et c'est cette même année que l'on trouve également un autre sonnet dans l'*Armanac Marselhés 1931 (Almanach Marseillais)*, mais publié à la fin de 1930. C'est d'ailleurs cette même année qu'il a rejoint *Lo Calen* ; il semble donc qu'il écrivait déjà en occitan pour son plaisir, mais il a probablement été poussé par des hommes comme Jòrgi Reboul ou Antòni Conio, à publier ses vers. Car tout ce que je connais de lui ce sont des poèmes, des « tròbas », qui suivent l'inspiration des trobaires marseillais.

Quelle est cette inspiration ? Et bien, elle tourne autour du cabanon, de la galéjade et de l'amour avec souvent une pointe de moralité ou de socialisme pris dans le sens de la justice sociale. Effectivement, tant les sonnets que les chansons ou les contes d'Antòni Cane se situent dans ces thèmes. Ainsi, il excellait dans les fines descriptions des parties de pêche ; il faut dire que c'était apparemment un spécialiste de la mer et de sa faune.

Mais, cette œuvre est aussi datée lorsqu'elle traite d'évènements qu'il a l'occasion de vivre. C'est le cas avec un poème intitulé « Lei quaranta oras » (« Les quarante heures »), écrit en 1936. Là, il évoque cette fameuse semaine de 40 heures obtenue par la lutte des travailleurs et aussi les 15 jours de congé à la montagne, avec l'espoir que ceux-ci passeront à... 30 ! Mais, bien entendu, c'est également la possibilité d'aller plus souvent à la pêche, d'avoir des moments de loisir plus nombreux et une nourriture plus abondante et variée qui sont décrits dans le poème. Tout cela avec, prise au second degré dans la tradition des trobaires marseillais, la phrase terminant chaque strophe : « Gràcia a Blum, aqueu salòp ! » (« Grâce à Blum, ce salop ! »), car c'est ainsi qu'était qualifié par les nantis le chef du gouvernement de Front Populaire censé ruiner la France.

La langue d'Antòni Cane est excellente, et il est évident qu'elle doit cela au souci de dignité des animateurs du *Calen de Marselha* qui liait celle-ci à la culture occitane égale en droit à toute autre culture, chose normale mais pas forcément évidente pour tous.

Antòni Cane est un exemple pour nous car il montre la force du sentiment populaire dans les années qui vont de la première guerre mondiale à 1950. Et ce sentiment demeure présent dans les mentalités ; il suffit parler avec les Marseillais, avec les Occitans, à l'exception de quelques collaborateurs (il en existe partout et toujours !) pour le constater. Mais évidemment, pour pouvoir l'exprimer clairement, la connaissance est nécessaire, ce qui est refusé par les forces réactionnaires et souvent hélas, peu ou pas perçu par les politiques dits de gauche qui sont eux aussi aliénés. Il reste beaucoup de travail à faire en cette matière pourtant liée à l'économique et au social...

LE CHANSONNIER POPULAIRE MIQUÈU CAPODURO

La chanson populaire occitane a joui d'une vogue immense au XIX^{ème} siècle et ce jusqu'à la guerre de 14-18. Et jusqu'à la seconde guerre mondiale, le music-hall marseillais par exemple, avait toujours à son programme des chanteurs qui s'exprimaient en occitan ; dans ce genre se sont produits des artistes de classe internationale comme Berval ou la grande Andriva Turcy.

L'un des chansonniers populaires les plus importants, bien qu'aujourd'hui bien oublié - mais est-ce que l'on parle encore beaucoup d'un Maurice Chevalier ? -, est Miquèu Capoduro. Il est né à Marseille le 29 janvier 1836, et il y est décédé le 17 juillet 1892. Employé de bureau, il était issu d'une famille d'immigrés italiens. Il s'essaie dans la chansonnette dès sa vingtième année, et il poursuivra une carrière artistique jusqu'à sa mort. Il écrit les paroles de ses chansons dont il compose parfois la musique, mais pour lesquelles il emprunte également les airs de chansons françaises à succès.

Il se situe à l'extrême gauche de l'échiquier politique. Cela apparaît clairement dans ses textes qui sont révolutionnaires et anticléricaux, ce qui se comprend compte tenu de l'attitude du clergé officiel à cette époque. Il sera un farouche partisan de la Commune de Marseille qu'il mettra en scène à ma connaissance au moins dans deux chansons : « La tèsta de Sant-Trofima » (« La tête de Saint-Trophime ») et « Siatz desarmats » (« Vous êtes désarmés »). Cette dernière constitue un morceau d'anthologie. En effet, en 6 strophes, il explique les erreurs commises par les organisateurs de la Commune de Marseille et les raisons de la défaite alors que la victoire était quasi certaine ! Une telle chanson, dont il a composé également la musique, serait d'un usage précieux pour les maîtres qui désireraient enseigner à leurs élèves l'histoire de la cité autrement que théoriquement.

À côté de ces textes, ceux plus particulièrement sociaux sont nombreux. Tel « Lo reservista » (« Le réserviste »), qui montre l'injustice consistant à faire accomplir la période militaire de 28 jours à un travailleur sans le payer, alors que pour le bourgeois, cela n'a aucune incidence matérielle. Ou encore « Morir de fam » (« Mourir de faim »), réquisitoire impitoyable contre les riches. Et l'anticléricisme est affiché ouvertement dans « Aimi pas lei capelans » (« Je n'aime pas les capélans »), où il utilise le nom occitan du poisson appelé gade en français, identique à celui désignant les curés, pour fustiger le clergé.

Mais Capoduro est aussi un chansonnier comique, et il ne faudrait donc pas le cantonner à une expression exclusivement politique. Cela va de la plaisanterie à l'érotisme le plus débridé. Quant à l'actualité quotidienne dans sa banalité, elle est aussi présente. Ainsi avec « La vianda de chivau » (« La viande de cheval ») ou « Lei velòcipedas » (« Les velocipèdes »), où il présente des épisodes de la vie marseillaise avec l'ouverture de la première boucherie chevaline et l'usage que certains font désormais des vélocipèdes sur le Prado.

Une grande partie de l'œuvre de Miquèu Capoduro a été réunie par ses soins dans un série de recueils intitulés *Le Phocéén* ; auprès de ses textes occitans, largement majoritaires, on y trouve quelques chansons en français. Par ailleurs, il a aussi collaboré au journal de Mariús Féraud, « *Lo Caçaire (Le Chasseur)*, et dans les recueils publiés par ce dernier sous le titre *Lo Galòi Provençau (Le Joyeux Provençal)*.

Miquèu Capoduro n'a pas cherché à faire une œuvre littéraire. Plus simplement, il s'est inspiré de la vie de la grande cité où il vivait pour amuser ses contemporains tout en essayant de leur faire prendre conscience de leur dignité et de lutter contre les injustices. La langue n'est pas épurée. Ce n'était pas son but ni son souci. Mais il est parvenu à obtenir un beau succès auprès des travailleurs marseillais dont avec moins de talent que Gelu, il a su décrire la vie, avec leurs espoirs et leurs difficultés, leurs révoltes et leur résignation.

LE MÉNAGE CARNAUD

Le ménage Carnaud est tout simplement dans la prolongation de l'œuvre entreprise par Mariús Feraud (*La Marseillaise*, 15 mars 1992) que je vous ai présenté dans ces mêmes colonnes. Pourquoi ? C'est qu'Aufrèd Carnaud était le gendre de ce dernier et que Maria Carnaud, née Feraud, continua avec son mari, après la disparition de son père, de diffuser les textes populaires occitans, et ce jusqu'à sa mort.

Aufrèd Carnaud donc, naquit le 5 juin 1842, à Marseille, au numéro 11 de la rue Pavillon, où ses parents demeuraient. Il est issu d'une famille de condition populaire puisque son père, Antòni Francés, était tailleur.

Très jeune, à la fin des années 1850, il se met à fréquenter la librairie de Mariús Feraud, « Aux 42.000 Chansons », qui se trouvait alors au 32 du quai du Port. C'est là que se réunissaient les troubadours marseillais qui s'opposaient aux félibres, car ils désiraient demeurer dans un registre convenant au peuple de Marseille, cependant que les ambitions des seconds étaient beaucoup plus larges, ce qui ne veut pas dire que l'idéologie qu'ils véhiculaient soit supérieure ! Tout au contraire !

Toujours est-il qu'il rencontra des auteurs qui étaient véritablement en prise sur la condition populaire marseillaise et qu'il se forma à leur contact. Surtout, il y fit la connaissance de la fille de Mariús Feraud, la jeune Maria.

Ouvrier serrurier de son métier, Aufrèd Carnaud travaillait par conséquent dans une profession qualifiée ouverte, qui constituait une sorte d'aristocratie ouvrière par rapport aux ouvriers sans qualification qui étaient généralement des immigrés, soit venus d'autres états européens comme le Piémont-Sardaigne ou la Toscane, soit de l'intérieur de l'état français, comme les Gavots, voire même les simples ruraux provençaux.

C'est ainsi qu'il se maria avec la fille de Mariús Feraud le 29 décembre 1866, ce qui, même si l'amour y était pour quelque chose, constitua pour lui une promotion sociale puisqu'il travailla désormais avec son beau-père qui lui confia la gestion de son commerce à partir de 1873. Aufrèd Carnaud devait mourir à Marseille le 17 mai 1910.

L'œuvre d'Aufred Carnaud comporte surtout des contes burlesques et des galéjades, rédigés tant en vers qu'en prose. Il a aussi composé les paroles de chansons dont certaines ont été interprétées à l'Alcazar et sur les autres scènes marseillaises par les artistes occitans très connus et appréciés qu'étaient notamment August Alezard, Joan de Niça, Estanislaou Mallard ou Bergier.

L'une de ces chansons en particulier, « Siam marselhés o va siam pas ? » « Sommes-nous marseillais ou ne le sommes-nous pas ? », porte la marque de la résistance des Marseillais de souche ou se considérant comme tels, à l'égard des éléments étrangers en général. On y trouve le thème de la défense du travailleur marseillais qui ne peut plus gagner normalement sa vie, concurrencé qu'il est par les travailleurs immigrés. C'est un sujet que les patrons utiliseront pour diviser les travailleurs et que combattront les socialistes.

Surtout, Aufred Carnaud a poursuivi le travail entamé par son beau-père. Ainsi, il a continué la publication du *Galòl Provençau (Joyeux Provençal)*, recueil de chansons et de déclamations qui connaissait un très grand succès auprès du public. Il a repris la publication du journal *Lo Tròn de l'Èr (Le Tonnerre)*, en 1883. Par ailleurs, il a publié de nombreux textes d'auteurs occitans de Marseille.

Quant à Maria Carnaud, après avoir tenu avec son mari la librairie du quai du Port, elle ouvrit une boutique, sorte de succursale, « A la Vieille Chanson », au numéro 1 de la rue des Fabre, à l'angle du cours Belzunce. Elle devait la tenir jusqu'à la veille de la guerre de 1939-45.

Elle-même a écrit quelques textes en occitan. Je ne connais pas la date de son décès qui se produisit probablement durant la dernière guerre mondiale. Si un lecteur pouvait m'apporter des renseignements sur Maria Feraud, par avance je l'en remercie !

CARVIN ET SON THÉÂTRE

Avec Joan Baptista Francés Carvin, nous avons un exemple de l'ignorance crasse et du mépris professé par les intellectuels bourgeois marseillais et plus largement français, à l'égard des créateurs populaires indigènes. C'est seulement en effet à partir des 1970-80, qu'une avancée de la recherche occitane par ceux qui ont conscience de leur dignité, a permis de situer exactement ce personnage.

Jusque-là, il n'était désigné que par « Carvin Ainé », nom sous lequel il signait ses productions. Il est né à Marseille, dans le quartier des Accoules, le 18 novembre 1777. Marié en 1798, de cette union naîtront six enfants. Sa femme meurt en 1814. Il se remarie l'année suivante, et il aura encore sept enfants avec sa seconde épouse.

Musicien, Francés Carvin est répétiteur des chœurs du Grand Théâtre (actuellement Théâtre Mucicipal). À partir de 1822, il s'intitule « professeur de musique ». Il semble avoir enseigné à l'école municipale de musique fondée en 1821. Il a aussi dirigé la chorale de la paroisse Saint-Martin, qui était la principale église de Marseille. Jusqu'en 1829, il est répétiteur du chœur des Pénitents Noirs, ce qui est important car les confréries de pénitents formaient les meilleurs chanteurs. Carvin a également composé un certain nombre de musiques.

Comme le fait remarquer Régis Bertrand, il appartient à ce milieu d'intermédiaires culturels qui ne sont plus tout à fait dans le monde populaire, mais ne sont pas intégrés aux classes supérieures. Il meurt le 7 mars 1842.

Ce n'est cependant pas en raison de son activité musicale que la mémoire de Francés Carvin nous est parvenue, mais à travers son théâtre. En 1809, il publie « Mèste Bernat marchand de vin ai Grands Carmes » (« Maître Bernard marchand de vin aux Grands Carmes »), « comédie en un acte et en vers provençaux, par Mr C..., de Marseille », dans laquelle il utilise la normalité quotidienne de la langue pour mettre en scène des personnages ne parlant que l'occitan.

En 1816, est présenté au Grand Théâtre, « Joan de Cassis au Martegue » (« Jean de Cassis à Martigues »), vaudeville qui est ensuite imprimé sous la signature de « C... Ainé, auteur de Mèste Bernat ». Signe des temps, un glissement vers l'emploi du français se manifeste dans cette pièce.

« Lo barbier Rasafin » (« Le barbier Rasafin »), en 1827, est la première pièce que signe Carvin de son nom, et il revendique la paternité des pièces précédentes. En 1830 paraît « Misé Galineta e lo revenant o lo mariatgi de Rasafin » (« Mademoiselle Galinette et le revenant ou le mariage de Rasafin »), et en 1834, « Au prix fixe o Scapin, cordonier dei damas » (« Au prix fixe ou Scapin, cordonnier des dames »).

L'immense succès obtenu à l'époque par ce théâtre réside semble-t-il dans le fait que Carvin a choisi... de ne pas choisir entre le français et l'occitan à un moment où les spectateur étaient dans une contradiction linguistique qu'ils ne pouvaient analyser. Il emploie les deux langues en normalité.

J'ajoute que la production de Carvin est probablement plus abondante que ce qui nous en reste. De plus, elle comporte des textes en français, dont notamment une cantate chantée en 1815, en présence du duc d'Angoulême, car politiquement, Carvin était légitimiste.

Ce refus de choix entre le français et l'occitan, à un moment où le public occitanophone est en train de basculer vers le français, constituait une façon de se rassurer. Cela explique la longue durée du succès du théâtre de Carvin, ce qui à ma connaissance n'a jamais été souligné.

C'est ainsi d'une part que pour la saison 1841-1842, figurent dans le répertoire du Théâtre du Gymase, alors dénommé Théâtre Français, « Lo barbier Rasafin », « Au prix fixe »

et « Mèste Bernat ». D'autre part, le Théâtre Provençal, qui parcourut la Provence et une partie du Bas-Languedoc entre 1860 et 1890, avait ces pièces à son répertoire, ainsi que « Misé Galineta ». Quant à la troupe de Loïs Foucard, elle jouera cette dernière pièce jusqu'en 1914, tant au Grand Théâtre qu'au Théâtre Chave et dans de nombreuses villes de Provence et du Languedoc. Ainsi, en juin 1910, elle la donnera six fois consécutives à la Foire de Toulon.

Parmi les interprètes les plus connus des pièces de Carvin, je me bornerai à citer Richard, car il est totalement inconnu, y compris des spécialistes du music-hall... Et pourtant il connut une popularité extraordinaire ! Encore un personnage à sortir de l'ombre dans laquelle l'ont maintenue les « intellectuels » qui se prétendent d'ici !

Quant à Francés Carvin, ne pensez-vous pas qu'il mériterait que son nom soit donné à quelque voie de sa ville natale qu'il a su si bien illustrer par la parole ?

LE VOYAGEUR DE COMMERCE JULI CASSINI

Les créateurs occitans contemporains ne diffèrent pas des autres, sauf qu'en ce qui concerne les écrivains, ils n'ont pas pu vivre de leur plume, et pour cause ! Ce qui explique peut-être, qu'en dehors bien sûr des grands écrivains de langue française, le niveau moyen de ces derniers soit inférieur à celui des auteurs de langue occitane. Non à cause du « génie » de la langue, mais plus simplement parce que la langue employée pâtissait moins des contraintes imposées par une académie. C'est ainsi que tous les métiers sont représentés, et j'ai déjà donné la biographie d'un républicain bon teint, Romièg Marcelin (*La Marseillaise*, 4 juillet 1999), qui était voyageur de commerce.

Aujourd'hui, c'est un autre voyageur de commerce que je vais vous présenter : Juli Cassini. Il est né le 29 juin 1847, à Morières (Vaucluse), près d'Avignon. Ses parents, de citoyenneté française, étaient d'origine italienne. Il fréquente jusqu'à l'âge de quatorze ans l'école de son village, puis il travaille quelque temps dans l'atelier de son père qui était cordonnier. Mais, cela ne lui convenait pas et après le service militaire il devient représentant de commerce. Il est successivement attaché à une maison de liqueur de Manosque, puis de Lyon et finalement revient se fixer à Avignon vers 1890. Il y habitera jusqu'à sa disparition, le 7 août 1896, emporté par la variole, alors qu'il n'a pas cinquante ans

C'est lors de son retour à Avignon qu'il va commencer à fréquenter les félibres et il se mêlera tout de suite activement au mouvement félibréen où des jeunes voulaient se sortir du culturalisme. Il participe à un concours de l'Académie de la Province, à Paris, en 1890, et y obtient un premier prix. Il est présenté à Mistral en 1891, à l'occasion d'une réunion à l'île de la Barthelasse, et il donne la primeur d'une pièce de vers humoristique, « Lei memòris d'un calhau » (« Les mémoires d'un caillou ») qui sera publié l'année suivante dans l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*. Il avait entamé une collaboration à cet almanach avec un poème intitulé « Parpèla d'agaça » (« Paupières de pie », qui peut se traduire en français par « Bagatelles »). Le genre humoristique réussit parfaitement à Juli Cassini, qui le cultivera assidument se contentant d'amuser sans choquer. Il a écrit de nombreux poèmes, ainsi que des chansons et des noëls qui ont paru dans les publications félibréennes mais n'ont jamais été réunies, ainsi que des contes et des chroniques en prose. Tout cela est agréable mais manque d'ambition et ne va pas très loin.

Plus intéressante est sa comédie « Lei varalhs de l'amor » (« Les troubles de l'amour »), créée à Avignon en 1894. Elle se distingue par ses qualités scéniques et ses tableaux simples et colorés de la vie provençale d'alors, mais surtout par sa langue claire. À ce propos, il faut insister sur l'excellent occitan rhôdanien, influencé par les parlers languedociens voisins, très classique, qu'utilise Cassini qui veille à la pureté de sa langue et réussit la gageure de la conserver proche de celle parlée dans les milieux populaires.

Encouragé par le succès de cette première comédie, il en écrit une seconde, en prose, « Tetin l'escarrabilhat » (« Tetin le dégourdi »), qui sera publiée en feuilleton dans le journal de Mistral, *L'Alhòli*, en 1899, donc après sa mort.

Bien que venu tardivement à l'écriture occitane, Juli Cassini a beaucoup produit. Il a participé à de nombreux concours littéraires, et il a collaboré à la plupart des revues félibréennes ainsi qu'à des publications françaises, et notamment outre celles citées précédemment, l'*Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)*, *Lo Cacha-Fuòc (La bûche de Noël)*, *Lo Jacomar (Le Beffroi)*, *La Revue Félibréenne*, *Le Mistral*, *L'Écho du Jour...*

Au moment où des jeunes félibres tentaient de sortir du culturalisme en prenant une position politique, en particulier en s'engageant dans la bataille pour une transformation de la France en république fédérale, ce qui était depuis longtemps une revendication des socialistes de l'époque, il s'y opposera ainsi qu'Ausiàs Jouveau, autre félibre avignonnais, père de Mariús

Jouveau qui devait jouer plus tard un rôle important dans le Félibrige. Juli Cassini affirmait que la Renaissance occitane devait demeurer littéraire et sa prise de position idéaliste constituait en fait un refus de l'élargissement et de la réussite de cette Renaissance.

Position passéiste, « rurale », voire réactionnaire donc, que partageaient d'ailleurs d'autres félibres se prétendant de gauche, tel Félix Gras par exemple. Il reste que son œuvre littéraire et son activité lui valurent en 1895 d'être coopté comme majoral du Félibrige.

LE CRITIQUE MUSICAL CASTIL-BLAZE

Parmi les personnages qui, bien qu'exilés, n'oublièrent pas le pays et le servirent bien, on doit mentionner la figure de Francés-Josèp-Enric Castil-Blaze, Castil étant une appellation fantaisiste qu'il avait ajoutée à son nom.

Son père, Sébastien Blaze, notaire à Cavaillon mais qui était un excellent musicien amateur, vint jouer du piano, instrument alors assez peu répandu, à Marseille en 1780. Et son fils aîné, plus connu simplement sous le nom de Castil-Blaze, naquit à Cavaillon le 1^{er} décembre 1784. Ce dernier reçut évidemment de son père qui l'envoya à Paris pour y étudier le droit, le goût de la musique. Il en profita pour se perfectionner également dans la musique. Reçu avocat, il travailla d'abord chez son père qui, grâce à ses relations, le fit nommer sous-préfet d'Apt, puis Inspecteur de la Librairie à résidence à Avignon.

Mais, la Restauration le priva de cet emploi, et il décida alors de s'installer à Paris avec sa femme et ses deux enfants. Il avait l'intention de s'y livrer à sa double passion littéraire et musicale. Il parvint à satisfaire les deux en publiant une « Histoire de l'opéra », dans laquelle il attaquait certains préjugés. Le livre eut un grand retentissement, et son auteur devint critique musical au journal *Les Débats*. Il y tint durant une dizaine d'années, jusqu'en 1832, cette rubrique et on peut affirmer que c'est lui, qui en France, a créé la critique musicale moderne.

En outre, Castil-Blaze a fait connaître et imposé en France, Rossini et la musique italienne. Ce qui, à mon avis, est en rapport avec son origine occitane. Il a traduit, arrangé, voire composé un certain nombre d'opéras. Je citerai en particulier « Le Barbier de Séville », « La pie voleuse », « Othello », « L'Italienne à Alger », de Rossini, « Robin des Bois », de Weber, « Monsieur de Pourceaugnac », d'après Molière. Sans parler de ses œuvres, qui sont elles, assez négligeables.

Ces traductions et arrangements avec la publication d'ouvrages, faisaient vivre largement Castil-Blaze qui n'a pourtant jamais oublié Cavaillon et sa langue occitane. En effet, l'on doit savoir que c'est lui qui a traduit en occitan « Lo Barbier de Sevilha », de Rossini, dont le manuscrit se trouve, sauf erreur de ma part, à la Bibliothèque Inguibertine, à Carpentras. Et le grand air du « Barbier », « Lo Figarò », dont je tiens les paroles à votre disposition, en occitan était régulièrement chanté sur les scènes marseillaises, et en particulier à l'Alcazar. L'air était généralement bissé par le public !

D'après le témoignage d'Isidòr Salles, dans les soirées parisiennes où il était invité, Castil-Blaze, sollicité, ouvrait le piano, jouait quelques airs de maîtres, puis chantait le grand air du « Barbier », non pas en italien ou dans sa traduction française, mais bien en occitan ! Et souvent, il continuait par la chanson populaire, « Ai rescontrat ma mia... » (« J'ai rencontré ma mie... »).

Castil-Blaze collabora également au journal de Desanat, *Lo Bolhabaissa (La Bouillabaisse)*. Il a écrit 27 chansons occitanes qui constituent des chefs-d'œuvre et ont été publiées après sa mort dans l'ouvrage « Un liame de rasim » (« Un paquet de grappes »), par les premiers félibres.

La valeur de l'œuvre occitane de Castil-Blaze est de très loin supérieure à celle de son œuvre française, malgré les mérites de celle-ci. D'ailleurs, Castil-Blaze en était parfaitement conscient, et il a déclaré lui-même : « Je ne parle, ne rime, ne chante, n'écris le français que dans le cas d'absolue nécessité. Je n'attache de prix qu'à mes œuvres provençales : c'est le seul bagage poétique et musical que je lègue à la postérité. »

Les parle pointu sans honneur qui ne tarderont d'ailleurs pas de passer à l'anglais sans aucun complexe, devraient prendre de la graine auprès d'un tel homme qui certes, pour des raisons économiques, et il l'admet, a utilisé le français, mais a su demeurer fidèle à son

identité.

En outre, et cela est tout à son avantage, s'il savait fustiger les faux talents, il avait un esprit et une verve qui faisaient rechercher sa compagnie. Même s'il le pensait, étant bien éduqué, il ne traitait pas publiquement les gens, de salauds.

Castil-Blaze, malade du foie, devait mourir à Paris, loin de son Cavaillon, le 11 décembre 1857. Toutes les notabilités musicales assistèrent à ses funérailles : Rossini se fit un devoir d'accompagner les restes mortels de son vulgarisateur en français et occitan, jusqu'au moment où ils furent scellés dans le tombeau.

LE CHANSONNIER-PAYSAN PÈIRE CAUSSE

Généralement, sauf exception, et je pense ici au cas de Charlon Rieu, avant 1930 les chansonniers se sont manifestés dans les villes. Ou plutôt ont obtenu leurs plus grands succès dans les villes. Ce qui se comprend, car c'est là qu'une époque où n'existaient ni la radio, ni la télévision, ni le cinéma parlant, on trouvait un large public. C'est ce qui explique que la chanson occitane ait connu sa plus large diffusion à Marseille qui était la plus grande cité d'Occitanie. Mais, dans les autres villes, les chansonniers étaient nombreux. C'est le cas en particulier à Toulouse, Bordeaux, Nice, Béziers, Nîmes ou Montpellier.

Avec Pèire Causse, c'est cette dernière cité qui est concernée. En effet, Pèire Causse y est né le 22 avril 1883, au Plan de l'Olivier, dans la rue des Anciens Frères, aujourd'hui devenue celle des Écoles-Pies, et précisément dans la maison des écoles des Anciens Frères.

La famille Causse demeurait dans ce quartier populaire qui était encore relativement rural. Et comme son père, le jeune Pèire devait exercer le métier de paysan, aujourd'hui en voie de disparition ! Il se marie avec l'une des filles du poète Occitan Adrian Fédière. Le couple aura 3 enfants. Arrive la guerre en 1914. Pèire Causse se retrouve soldat dans les rangs du 142^{ème} régiment de ligne. Il passe 4 années dans les tranchées, a la chance de s'en tirer sans dommage, et revient avec une croix de guerre et toujours simple soldat, pour travailler de nouveau la terre. Il meurt à Montpellier le 13 mai 1951.

Bien entendu l'occitan était la langue maternelle de Pèire Causse qui, comme beaucoup d'Occitans de sa génération, avait appris le français, ou ce qu'on leur disait être du français, à l'école. Et il avait tout juste 20 ans lorsque l'un de ses amis, Broussetou, le présente à Francés Dezeuze, qui signait ses créations sous le pseudonyme de « l'Escotaire » (« l'Écouteur ») et le dirige ensuite vers les trobaires et les félibres qui étaient rassemblés dans l'association du *Paratge*. Là se trouvaient des hommes de valeur tels Antonin Glaize, Aubert Arnavielle, Audoard Marsal, Pau Chassary, Adrian Fédières, déjà nommé, poète-maçon et auteur de la « Cançon dau tambornet » (« La chanson du tambourin »).

Mais déjà Pèire Causse avait commencé à composer des chansons, et cette compagnie lui permit de se perfectionner. Il profite des leçons et utilise une langue populaire, simple et claire. Sa plume est facile, parfois un peu trop, mais n'oublions pas que la chanson populaire s'accommode parfaitement de cela car elle n'ambitionne pas à la haute littérature. Il collabore régulièrement au journal *La Campana de Magalona* (*La Cloche de Maguelonne*), qui a connu une longue popularité dans la région de Montpellier.

Dans ses chansons, Pèire Causse utilise l'actualité. Ainsi, avec « Tot aumenta » (« tout augmente »), dont la veine n'est pas épuisée. Il présente aussi les types populaires du Clapàs (je rappelle que le Clapàs est l'un des noms de Montpellier), suivant une méthode qui a été très à la mode dans toutes les cités occitanes. Texte d'une actualité à laquelle il est directement lié, la « Cançon dau 142en » (« Chanson du 142^{ème} »).

Mais il ne se contente pas d'être un chansonnier car il écrit des contes, des chroniques, des tableaux de guerre, des poèmes, tel son hommage « Per l'Evesque-felibre », écrit en l'honneur de monseigneur de Cabrières, évêque de Montpellier, qui en 1907, ouvrit les portes de la cathédrale aux vigneron qui luttaient contre Clémenceau complice des fraudeurs. Il a en outre écrit un drame social, « Vèrs la tèrra » (« Vers la terre ») qui constitue une reconstitution fidèle du Montpellier de la fin du XIX^{ème} siècle. Et là, Pèire Causse est un excellent peintre d'une société à un moment de son existence.

À la fois félibre et écrivain populaire, ce qui pour des raisons spécifiques est beaucoup plus facile en Languedoc qu'en Provence, il deviendra majoral du *Félibrige*, c'est-à-dire membre de la sorte d'académie que comporte cette association.

LE JOURNALISTE ENRIC CHABRIER

Parmi les auteurs occitans peu connus et qui cependant eurent en leur temps une certaine importance, figure Enric Chabrier.

Celui-ci est né à Marseille le 22 octobre 1850, mais je ne sais presque rien sur lui. C'est en 1891 que son nom figure pour première fois dans un article publié par le célèbre journal de Pascau Cros *La Sartan (La Poêle)*. On sait qu'il était journaliste parlementaire et qu'il demeurait évidemment à Paris en raison de cette activité professionnelle. L'un de ses domiciles dans la capitale était sis au 25, avenue de la Motte-Piquet, pas très loin du Palais Bourbon.

Comment ai-je pu situer cette adresse ? Tout simplement parce qu'Enric Chabrier s'est présenté comme candidat aux élections législatives de 1902, dans la 6^{ème} circonscriptions des Bouches-du-Rhône (Aubagne, vallée de l'Huveaune). Curieusement, alors qu'il était le collaborateur de divers journaux républicains comme *La France* et *L'Événement* et qu'à cette époque il écrivait surtout dans *La Liberté*, il est candidat nationaliste et est opposé à Antida Boyer, socialiste indépendant, qui sera réélu avec 7615 voix, contre 4946 à Brion, candidat radical, et seulement 1696 à Enric Chabrier.

Je dis « curieusement », car ses écrits ne sont en rien nationalistes. En effet, jusqu'à la disparition de *La Sartan*, en 1905, il donnera presque chaque semaine un article occitan intitulé « Letra de Paris » (« Lettre de Paris »), à ce journal, sous le pseudonyme Cabrit et il y traitera régulièrement de la question sociale avec un engagement qui le situe sans aucun doute possible dans le camp socialiste.

Je me contenterai d'évoquer pour cela deux articles. L'un relatif à la manifestation du 1^{er} Mai 1893, au cours de laquelle la police a chargé les manifestants et a roué de coups le député Baudin. Il est vrai qu'il parle de l'intervention de Cassagnac, député nationaliste, en faveur de Baudin, mais le sentiment d'indignation est indéniable. Le second est une sorte de portrait de Joan Jaurés qui est remarquablement dressé.

Par ailleurs, à partir de 1893, Enric Chabrier collabore également à l'*Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)* qui comme *La Sartan* est orienté vers l'extrême gauche. Là, il donnera surtout des récits de voyages qui montrent qu'il fut également un journaliste qui a fait des reportages un peu partout dans le monde, et probablement dans la colonie française de Cochinchine, à Saïgon.

Il semble aussi qu'Enric Chabrier ait regretté d'être obligé d'accomplir son métier de journaliste à Paris, car en 1897, il sollicite Felip Mabilly, l'ancien communal, historien et écrivain occitan, devenu conservateur des Archives Municipales de Marseille, d'intervenir pour le faire recruter par le journal *Le Sémaphore*. Cela se réalisa-t-il ? Je ne le sais pas, mais en tout cas, il n'était pas encore à ce journal lors des élections de 1902.

Les premiers contacts d'Enric Chabrier avec le mouvement occitan paraissent dater, de même que ses premiers écrits, de 1891, année où à Paris commence à se constituer le groupe des jeunes félibres fédéralistes avec Mariús André, Aguste Marin, Frederic Amouretti et Carles Maurras. Alliance contre nature puisque les deux derniers devaient ensuite fonder *L'Action Française*. Mais, qui peut expliquer le nationalisme d'Enric Chabrier lié pourtant à un sentiment socialiste : les choses sont parfois compliquées ! Il reste que c'est lui qui, en 1892, est le président de la nouvelle association qui disparaîtra d'ailleurs rapidement.

L'écriture d'Enric Chabrier est intéressante. C'est en effet une prose journalistique qui avant la création de *La Sartan* n'était pas habituelle dans les publications occitanes. Il ne se pose pas de questions de purisme : l'essentiel, c'est que l'information passe et que le lecteur puisse comprendre tout ce qu'il a écrit. Et ça passe bien ! De plus, ses articles constituent un résumé précieux, pris sur le vif, sur les événements de cette époque, et un exemple de cette

prose journalistique qui, je le répète, nous faisait alors tant besoin. Il est certain qu'un recueil d'un choix de ces articles serait le bienvenu tant au point de vue linguistique, qu'historique et social.

ALFRÈD, LE FILS DE FORTUNAT CHAILAN

J'ai déjà présenté dans ces mêmes colonnes le trobair Fortunat Chailan (1801-1840), le célèbre auteur du recueil de poèmes, contes et galéjades, « Lo Gangui » (« Le filet de pêche »), qui connut un immense succès en Provence et en particulier jusqu'à une époque récente.

Il se trouve que Fortunat Chailan, bourgeois marseillais né à Aix-en-Provence, a eu trois fils dont l'un, Alfrèd, a été un écrivain occitan estimable qui s'est aussi attaché à faire mieux connaître l'œuvre de son père.

Alfrèd Chailan est né à Marseille en 1834. Il poursuivit la profession de commerçant qui était celle de son père, gagnant largement sa vie ce qui lui a permis d'exercer une sorte de mécénat auprès des écrivains provençaux de Marseille, ou tout au moins de ceux, peu nombreux, qui s'étaient ralliés au *Félibrige*. Il devait mourir à Marseille, terrassé par un cancer, le 27 juillet 1900.

En raison de son origine sociale, et bien que cela ne soit pas une règle absolue, Alfrèd Chailan s'était lié au *Félibrige*, mouvement qui à Marseille, cité populaire, n'était que faiblement implanté. Poussé par les félibres qui voyaient en son nom illustre un moyen de s'imposer, en 1877, il fut l'un des fondateurs et le premier président de l'*Escolo de la Mar* (*École de la Mer*), organisme félibréen créé à Marseille après *L'Auba Provençala* (*L'Aube Provençale*) de Victor Lieutaud. En fait, il avait été bombardé président puisqu'il ne sollicitait pas la charge ! Mais cela donnait une légitimité au *Félibrige* que d'avoir pour président de la nouvelle *escolo* le fils du célèbre Fortunat Chailan.

En 1879 et 1882, l'*Escolo de la Mar* publia deux volumes, *La Calanca* (*La Calanque*), dans lesquels étaient rassemblés des textes des félibres marseillais mais surtout d'auteurs d'autres régions.

C'est là que nous trouvons les premières productions d'Alfrèd Chailan, en l'occurrence des poèmes de circonstances et des contes, dont l'un « Leis aucèus es de bèstias » (« Les oiseaux ce sont des bêtes »), est certainement sa meilleure création.

En outre, il a collaboré à diverses publications telles *Lo Provençau* (*Le Provençal*), *Lo Brusc* (*La Ruche*), *La Velhada* (*La Veillée*). Sa collaboration à ce dernier journal montre qu'il ne s'était pas totalement coupé des trobaires opposés au *Félibrige*.

Mais, Alfrèd Chailan s'est appliqué à diffuser l'œuvre de son père. C'est ainsi qu'en 1880 il a publié les œuvres complètes de ce dernier dans une édition luxueuse illustrée par le peintre et dessinateur Rave. Évidemment, il s'agissait là d'une publication de prestige. En 1894, il récidive avec une édition populaire dans laquelle, en fin de volume, il ajoute plusieurs de ses créations.

On notera que ces rééditions respectent intégralement l'orthographe, ou plutôt l'absence d'orthographe de Fortunat Chailan : on sait qu'à l'époque l'orthographe occitane n'était pas fixée et qu'il faudra attendre le docteur Honnorat, en 1846, et Loïs Alibert en 1935, pour parvenir à la codification scientifique de notre langue. Il veut donc rester fidèle à la mémoire de son père. Mistral lui, critiquera ce refus de modification et d'adoption du système phonétique patoisant que sous la pression de Roumanille il avait adopté.

Il est certain que l'attitude d'Alfrèd Chailan est contradictoire car d'une part, dans une lettre publiée par l'*Armanac Marselhés* (*Almanach Marseillais*) en 1892, il se dit persuadé que son père, s'il avait vécu, aurait rejoint le *Félibrige*, et il ajoute que les trobaires, et notamment le journal populaire *La Sartan* (*La Poêle*), de Pascau Cros, marquent de l'ostracisme à l'égard de l'orthographe dite félibréenne. Partant de là, et logiquement étant donné qu'il faisait parler les morts, il aurait dû s'incliner devant Mistral, même si, comme nous le savons aujourd'hui l'orthographe choisie par celui-ci n'était pas la bonne. Par contre,

Alfrèd Chailan, et c'est à son honneur, refusa toujours d'abandonner son occitan provençal de Marseille, ce qui ne veut pas dire qu'aujourd'hui ne se pose pas la question d'un occitan normalisé de référence. Mais nous vivons à une autre époque.

Mais, les hommes sont les hommes, et malgré toutes explications rationnelles que vous pourrez fournir, parfois ils ne voudront pas entendre la logique. Prenons Alfrèd Chailan tel qu'il était et saluons en lui un auteur dont l'œuvre écrite est certes assez mince mais ne manque pas de qualités.

FORTUNAT CHAILAN, L'AUTEUR DU « GANGUI »

Parmi les écrivains qui, à l'exemple de Père Bellot, utilisèrent l'occitan provençal dans la première moitié du XIX^{ème} siècle et participèrent au mouvement de renaissance littéraire, Fortunat Chailan tient une place de choix.

Il naquit à Aix-en-Provence le 21 janvier 1801, dans une famille de la moyenne bourgeoisie. Après des études au Lycée Impérial de Marseille, le futur Lycée Thiers, en 1818, il est employé de préfecture dans la Loire. Mais, il rejoint vite Marseille où il se marie et effectue une carrière commerciale. Atteint d'une pneumonie, il s'éteint le 24 décembre 1840 alors qu'il n'a pas 40 ans. En 1834 lui était né un fils, Alfred, qui fut lui-même écrivain de langue occitane et sur lequel nous reviendrons.

Fortunat Chailan possédait une double intelligence, littéraire et scientifique. De là ses passages entre les théorèmes et les alexandrins. Ainsi, dès 1821, il écrit un cours de théorie pratique du jaugeage des tonneaux ; en 1834, il donne une table générale des mesures de capacité des principales villes européennes ; en 1836, il crée la verge métrique à l'usage des jaugeurs du commerce qui fut mise en service dans le port de Marseille.

Quant à ses créations littéraires, elles ont deux faces : l'une française, l'autre occitane. Les premières comportent notamment un mélodrame, « Jules César ou le siège de Marseille », présenté en 1827, au Gymnase, alors dénommé Théâtre Français, avec un succès mitigé. Également une comédie. Et il collabora à un journal satirique et littéraire, *La Boussole*.

Mais, c'est incontestablement son œuvre occitane qui l'a fait connaître. Il était depuis longtemps amateur de poésie provençale, une poésie intime qu'il déclamaient au dessert des soupers entre amis. Car la bourgeoisie, qui était en train de passer au français pour les thèmes prétendument élevés, demeurait fidèle à sa langue indigène dans la mesure où cela la rattachait à un mode de vie qu'elle n'avait pas encore abandonné et dont elle regrettait le recul. Un peu ce qui se passe aujourd'hui avec le phénomène des « racines » ou de « l'identité ».

Il était bon diseur, et il fut encouragé par ses auditeurs à poursuivre. C'est ainsi qu'il écrivit une comédie en un acte et en vers, « Lo païsan e lo pastissier » (« Le paysan et le pâtissier »), qui fut créée au Gymnase alors que son auteur venait de mourir... Deux autres textes, bien que non écrits pour la scène, furent également adaptés et présentés dans ce théâtre : « Lei quichiers » (ce terme désigne les paysans chez qui un jeune enfant a été mis en nourrice et qui viennent, sans gêne aucune, passer une semaine ou plus, chez ses parents, généralement des bourgeois, qui demeurent à la ville), et « Lo païsan au teatre ò leis amors de Venús » (« Le paysan au théâtre ou les amours de Vénus »)

Le succès de ces œuvres fut tel que le dimanche, à la simple annonce que « Leis amors de Venús », « Lei quichiers » ou « Lo païsan e lo pastissier » étaient à l'affiche, le caissier du Gymnase savait qu'il refuserait du monde !

C'est peu avant son décès que Fortunat Chailan publia « Lo gangui » où sont rassemblés ses écrits occitans. En occitan marseillais, un « gangui » est une sorte de filet de pêche à la traîne qui râcle tout sur son passage et dont l'emploi est aujourd'hui interdit pour cette raison. C'est bien cela que l'on trouve dans l'ouvrage qui a connu plusieurs rééditions.

En gros, disons que les héros des contes en vers qu'il contient, sont les paysans du terroir dont se moquent les citadins, et aussi les « nèrvs » de la ville, marginaux ainsi nommés en raison du nerf de bœuf dont ils étaient armés. Malgré des facilités, tout cela ne manque pas de naturel et de réalisme. D'ailleurs, le succès s'est prolongé très loin dans le temps, jusqu'aux années 1920. Surtout, cette réussite a encouragé des écrivains occitans qui s'en sont inspirés, à faire mieux.

Il ne faut pas chercher dans Fortunat Chailan une pensée profonde. Il constitue le type du bourgeois entre deux mondes, deux cultures, dont l'une serait sérieuse, et l'autre réservée au supplément d'âme. Il n'est donc pas renaissantiste, mais il s'inscrit néanmoins dans un mouvement de renaissance. Et son œuvre est bien supérieure à celle des écrivains occitans de son époque qui se sont exprimés en français.

JULI CHARLES-ROUX, INDUSTRIEL, MÉCÈNE ET HOMME DE CULTURE

J'ai déjà présenté un certain nombre de grands bourgeois qui ont soutenu la langue et la culture occitane. Aujourd'hui c'est d'un personnage exceptionnel, bien qu'aucune voie de Marseille dont il est originaire, ne porte son nom, dont je vais vous parler. Il s'agit en l'occurrence de Juli Charles-Roux.

Il est né le 14 novembre 1841, au 79 de la rue Sainte, près de la savonnerie que son père, membre de la grande bourgeoisie marseillaise, avait créé en 1828. Il effectue des études au Lycée Impérial, actuel Lycée Thiers, puis à l'étranger. Il entre dans le monde des affaires et est chargé par la Chambre de Commerce d'une mission officielle en Egypte en 1865 et 1869, au moment du percement du canal de Suez. Il se présente sur une liste impériale aux élections cantonales de 1867, mais est battu. Il se consacre ensuite à une carrière économique, avant de mener celle-ci parallèlement à une activité politique intense durant quelques années à partir de 1887.

Ainsi, il est administrateur de la Caisse d'Épargne en 1880, et il soutient le projet d'Eugène Rostand, père d'Edmond Rostand qui décide d'employer des fonds pour la construction de maisons ouvrières remboursables en 31 ans. Peu après, il est élu juge au Tribunal de Commerce et à la Chambre de Commerce. En 1884-85, au moment de l'épidémie de choléra à Marseille il étudie les conditions de l'amélioration sanitaire de la ville. Colonialiste car cela correspond aux intérêts de la bourgeoisie d'affaires marseillaise, il est partisan en 1892 de l'envoi d'un corps expéditionnaire au Dahomey pour lutter contre l'armée de Béhazin qui est évidemment vaincu. Il soutient aussi le général Gallieni lors de la conquête de Madagascar et est l'un des promoteurs du chemin de fer d'Antananarive à Tamatave. En 1906, il est le grand organisateur de l'Exposition Coloniale de Marseille d'où sortira plus tard la Foire Internationale de Marseille. C'est en 1878 qu'il entame une carrière d'armateur à la compagnie Fraissinet dont il devient président, et lorsqu'il est élu député, il soutient à la Chambre, les armateurs ; président en 1903 de la Compagnie Générale Transatlantique qu'il réorganise l'année suivante, il fait construire le « Charles-Roux », premier paquebot à turbine et installer sur le « Provence », pour la première fois en France, la TSF ; aussi président de la compagnie Sud Atlantique, il est élu président du Comité Central des Armateurs de France On le trouve en outre dans diverses sociétés : vice-président de la Compagnie du canal de Suez, président de la Société Marseillaise de Crédit, président de l'Union Coloniale, membre du Conseil Supérieur de la Marine, membre du Conseil Supérieur de l'Industrie. Il voit loin et sera l'un des promoteurs du canal du Rhône et de l'extension du port de Marseille vers l'étang de Berre, ce qui ne se réalisera qu'en 1927.

C'est en 1887 qu'il entre véritablement en politique. Il estime que la République a gagné la partie, et lucide, il s'y rallie. Il est élu sur la liste de l'Alliance Républicaine soutenue par le journal d'affaires *Le Sémaphore*, et il devient adjoint des finances de la municipalité Félix Baret. En 1889, il est député de la 5^e circonscription de Marseille. Réélu en 1893 il ne se représentera pas pour un autre mandat. Il aura lutté à la Chambre contre le protectionnisme, le libre échange étant favorable au port de Marseille, et il se sera opposé violemment au ministre Méline.

À partir de 1897, il va s'installer à Paris, mais il revient très souvent à Marseille et à Sausset où il possède une superbe propriété. C'est là qu'en février 1918 il prend froid. Il repart cependant à Paris où il décède le 6 mars 1918.

Son père était un amateur d'art éclairé, et outre de sa fortune et de celle de sa mère, issue de la famille de l'industriel savonnier Arnavon, Juli Charles-Roux a hérité de cette passion. Il est en 1866 l'un des fondateurs du *Cercle Artistique* qui après avoir eu différents

sièges s'installera dans un immeuble de la rue Mongrand où se trouve actuellement un lycée. L'inauguration se fit avec Victor Gelu qui obtiendra un grand succès ! C'est que Juli Charles-Roux parle parfaitement l'occitan provençal, et au témoignage d'Adrian Frissant, il accueillait ses visiteurs par « Alòr, que nòvi ? » (« Alors, quelles nouvelles ? »). Il sera le président du *Cercle Artistique* ; il rejoint le *Félibrige* et devient un ami intime de Mistral.

Il y jouera un rôle important bien qu'il ait peu écrit en provençal. Mais il aura par contre rédigé des volumes luxueux illustrés de nombreuses photos dans lesquels il présente la renaissance occitane et il donne des témoignages directs. Je ne citerai un peu au hasard que « Souvenirs du passé », « Le costume en Provence », « Le jubilé de Frédéric Mistral », « Un félibre irlandais, Bonaparte-Wyse », « Le livre d'or de la Camargue » et bien d'autres. Une œuvre immense d'un travailleur infatigable ! Par ailleurs, il sera l'un de ceux qui aideront le plus Mistral pour la réalisation du *Museòn Arlatenc* (*Musée Arlésien*), premier musée ethnologique créé en France. C'est également lui qui en 1909 sera à l'origine de l'inauguration, de son vivant, de la statue de Frederic Mistral à Arles, pour le cinquantième anniversaire de la publication de « Mirèlha » (« Mireille »). Coopté majoral du *Félibrige* en 1909, et il se trouvera quatorze voix, bien qu'il ne soit pas candidat, pour voter en sa faveur pour le poste de Capoulier du *Félibrige* ! Ce qui montre l'estime en laquelle il était tenu dans le *Félibrige*.

Je n'insisterai pas sur la personnalité de Juli Charles-Roux, un homme qui considérait que la langue d'Oc devait démocratiquement, de même d'ailleurs que toutes les langues du monde, être l'égale de celles qui sont dominantes pour des raisons politiques. Capitaliste dans toutes les acceptations du terme, avec ce que cela comporte comme le refus de la lutte des classes par exemple, mais qui a su utiliser sa richesse pour la culture du pays. À telle enseigne qu'au moment de son décès il était devenu presque pauvre ! Combien parmi les « gavats » (« gavés », « riches ») et aussi les moins riches, ont consacré leur fortune à l'illustration du pays ? Sans parler de la lutte pour conserver le travail dans les usines marseillaises et pour les ouvriers d'ici. Vous me permettez, à travers les contradictions du personnage, de rendre hommage à Juli Charles-Roux qui a su ne pas renier et auquel Mistral a consacré un poème.

UN TROBAIRE DU HAUT VAR : FELIP CHAUVIER

Avec Felip Chauvier, nous avons l'un de ces poètes qui se rattachent à l'école populaire -et populiste-, des Trobaires, qui s'est prolongée jusqu'aux années qui précèdent la seconde guerre mondiale, mais qui se sont plus ou moins ralliés au *Félibrige*, au moins sur le plan orthographique.

Il est né à Bargemon, village du Haut Var, le 17 février 1833. Il perd sa mère alors qu'il n'a que 3 ans, et son enfance se passe pour la plus grande partie dans le petit atelier de son père qui était forgeron. Celui-ci était pauvre, et il ne put que fréquenter l'école assez peu, suffisamment toutefois pour apprendre à lire, écrire et compter. Devenu ouvrier chez son père, il est fabricant de « tachas » sortes de gros clous à mettre sous les souliers. Il a d'ailleurs décrit dans son poème « Lo tachaire » (« Le fabricant de clous »), le travail épuisant que cela constituait : levé dès 5 heures du matin et il œuvrait jusqu'à la nuit devant la forge, cela tout au long de l'année, pour parvenir à subsister ! Il précise qu'il accomplit ce travail de forçat depuis une vingtaine d'années, et comme le poème est de novembre 1862, il a donc commencé à la pratiquer alors qu'il avait... 9 ans !

C'est en ce même mois de novembre 1862 qu'il se marie avec une jeune couturière. Cependant, le métier de « tachaire » était condamné avec l'apparition de machines qui fabriquaient les « tachas » en grande série, et Felip Chauvier ouvre alors une petite épicerie, cependant que sa femme crée un atelier de couturière. Les affaires s'améliorent peu à peu, et c'est ainsi qu'il lui est possible de se consacrer plus particulièrement à la poésie. En 1866, il est nommé secrétaire de la commune de Bargemon, grâce probablement à la renommée littéraire qu'il commence à acquérir ; l'année d'après, il devient gérant du télégraphe électrique de Bargemon. Il abandonne toutes ces charges en 1878, ce qui lui laisse encore plus de temps libre. Il meurt dans son village, le 14 février 1903.

Il semble qu'il ait commencé sinon à écrire en occitan, du moins à collaborer à des publications en 1862, dans *Lo Rabalhaire* (*Le Ramasseur*) dont l'éditeur était Mariús Féraud. C'est d'ailleurs dans ce journal qu'a paru « Lo tachaire », mentionné plus haut.

En 1863, sort son premier recueil rédigé dans l'orthographe des Trobaires, « Cançons e poësius provençalas » (« Chansons et poésies provençales ») qui n'est jamais cité pour cette raison, par les félibres qui ont parlé de Chauvier. En effet, ce dernier n'adopte l'orthographe félibréenne qu'en 1871, avec la sortie de « Lei vilajoasas » (« Les villageoises ») qui demeure pour l'inspiration exactement dans le style des Trobaires avec en particulier des scènes de la vie quotidienne à Bargemon. Ceci explique cela, et on voit où peut mener le sectarisme !

Il publiera encore deux recueils, l'un en 1896, « Lei filhas dau soleu » (« Les filles du soleil »), l'autre en 1901, « Lei têtas rossas » (« Les têtes rousses », allusion à ces fauvettes). Souvent, il reprend dans ses ouvrages des poèmes ou des chansons parus dans diverses revues. C'est qu'il a collaboré à de nombreuses publications provençales : *Lo Rabalhaire* et *Lo Caçaire* (*Le Chasseur*), qui lui a succédé, bien entendu, mais aussi *Lo Franc Provençau* (*Le Franc Provençal*), almanach publié dans le Var, *Lo Brusca* (*La Ruche*), *La Sartan* (*La Poêle*), *La Velhada* (*La Veillée*), *l'Armanac Marselhés* (*l'Almanach Marseillais*), et bien d'autres.

Malgré son niveau d'instruction assez faible, mais qu'il avait toutefois amélioré, Felip Chauvier a su se montrer un excellent poète populaire. Il n'est pas question d'une poésie sérieuse et philosophique, mais il sait développer les thèmes bucoliques, en les idéalisant certes, mais aussi en présentant la vie rurale d'une façon réaliste. Car il n'a pas renié ses origines, et mieux, elles constituent pour lui une sorte de titre de noblesse : avis à Giscard... dit d'Estaing, descendant de quincailler !

Politiquement engagé, il salue la République, mais il lui demande de cesser les

guerres, sous-entendu « coloniales », et de donner plus d'écoles aux enfants. Quant à la « question sociala », il ne donne pas de recette pour la résoudre, mais il estime que la richesse doit être répartie plus également.

Dans son œuvre abondante et variée, tout n'est pas à retenir. Mais, il a en particulier écrit d'excellentes chansons dont certaines, outre divers poèmes, mériteraient de faire l'objet d'une réédition... en orthographe classique cette fois, évidemment !

UN AUTEUR TRADITIONNALISTE : JOSÈP CHEVALIER

Parmi les créateurs mineurs mais dont les textes sont parfois d'une bonne qualité, nombreux sont demeurés inconnus. Au mieux, sans être totalement ignorés, ils sont oubliés. C'est surtout le cas des créateurs occitans car ils ont eu le malheur d'écrire dans une langue considérées comme « non culturelle » (???) par les racistes fascistes, qui par ailleurs jurèrent qu'ils sont partisans de la démocratie. Comprenez qui pourra...

Ainsi, de Josèp Chevalier. Celui-ci est né à Marseille le 1^{er} novembre 1864, dans une famille de la moyenne bourgeoisie. Après de bonnes études, il accomplit son service militaire à Montpellier, au 2^o régiment du génie. Rendu à la vie civile, il devient négociant quincailler, profession qu'il exercera jusqu'à sa retraite. Il meurt dans sa ville natale en 1947, à 83 ans.

Il est attiré très tôt par l'écriture occitane et le *Félibrige*, et il obtient en 1888 un second prix aux Jeux Floraux organisés par les Félibres de Paris. Il participera à de nombreux concours littéraires où il obtiendra diverses récompenses.

Idéologiquement, Josèp Chevalier se situe dans la mouvance traditionnaliste du *Félibrige*. Celle qui comporte des ecclésiastiques qui considèrent qu'il est de leur devoir de défendre et d'illustrer la langue du peuple occitan, ce que font, avec une idéologie opposée, les socialistes. Ce qui constitue la preuve que nous nous trouvons devant une culture nationale puisqu'elle est prise en compte par l'ensemble des classes de la société civile. Et lorsque le père prémontré Xavier de Fourvières que j'ai déjà présenté, crée le journal *Lo Gau (Le Coq)*, Josèp Chevalier y entame une collaboration qui se poursuivra jusqu'à la disparition de la publication en 1910. Effectivement, Josèp Chevalier suit la voie qui identifie la religion avec la rigueur morale, mais ne les met pas ou peu en rapport avec la justice sociale. Cela correspond d'ailleurs à l'attitude générale de l'Eglise à son époque.

Les textes tant en vers qu'en prose qui exaltent la religion, la piété et le « fogau » (« foyer »), dans le sens où celui-ci est un lieu fermé avec essentiellement des devoirs et des obligations, sont nombreux. L'un de ses recueils porte précisément le titre « Lei Novès dau Fogau » (« Les Noël du Foyer »), et par ailleurs, il signe souvent sous le pseudonyme « Lo Felibre dau Fogau ». Évidemment, de telles créations qui sont surtout de circonstance et sont trop marquées idéologiquement (on trouve d'ailleurs la même chose dans la création « ouvrière »), ne peuvent atteindre à un haut niveau car elles ne libèrent pas l'imaginaire. Mais certains de ses « nadaus » (« Noël ») demeurent honorables. Finalement, plus intéressant est le chant de patronage « A Nòstra-Dama-de la-Major » (« À Notre-Dame-de-la-Major »), destiné à la cathédrale de la Major, à Marseille.

« Lei drechs de l'òme provençau » (« Les droits de l'homme provençal ») constitue un autre texte intéressant car il montre la contradiction existant entre le fait que le gouvernement interdit l'enseignement de l'occitan cependant que les Occitans sont des citoyens français. Il refuse de renier sa langue et sa culture bien qu'il se veuille français, mais il ne va pas au fond de la logique qui consiste à devenir nationaliste occitan à partir du moment où le nationalisme français nie son identité. Problème qui ne peut se poser dans une société véritablement démocratique, mais qui existe actuellement en France avec les racistes et s'est exacerbé au début du XX^{ème} siècle avec l'impérialisme.

Outre *Lo Gau*, Josèp Chevalier a collaboré à diverses revues telles *La Velhada (La Veillée)*, *L'Idèa Provençala (L'Idée Provençale)*, et curieusement *l'Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)*, pourtant engagé à gauche. De plus, il a été l'un des fondateurs de *l'Escolo de la Mar (École de la Mer)*, lorsque cette association félibréenne a repris son activité.

On notera que son frère Mariús Chevalier, né et mort à Marseille (1873-1913), était sculpteur sur bois, musicien et président du groupe des *Tambourinaire de Santo-Estello*

(*Tambourinaires de Sainte-Estelle*). Il avait pour pseudonyme « Lo Felibre dau Flaüetet » (« Le Félibre du Galoubet »).

LE JOURNALISTE ET CARICATURISTE AUDOARD CHEVRET

C'est un homme dont le destin s'est achevé tragiquement et dont la vie fut remplie de désillusions et d'échecs que je vais vous présenter aujourd'hui en la personne d'Audoard Chevret.

Ce dernier est né à Marseille le 6 janvier 1835. Il était le fils d'un grognard de l'Empire, et il a été élevé par son père dans le culte de l'épopée révolutionnaire. Celui-ci était pauvre mais toutefois il put faire suivre à son enfant des études à l'école des Beaux-Arts. Cependant, cet enseignement ne plaisait pas au jeune Audoard qui l'abandonna et qui compléta lui-même son éducation graphique.

Aquarelliste et dessinateur militaire de l'école des Rafet et des Charlet, très doué, caricaturiste de qualité, il vendait ses œuvres pour presque rien. Aussi, pour gagner sa vie, il s'établit comme ferblantier, puis il travailla chez un ornementiste. Enfin, peu avant 1870, il s'installa comme savetier, et il se présenta au public marseillais avec une réclame spirituelle rédigée en alexandrins ! Il s'essaya dans le journalisme et il débuta en 1855 dans le journal légitimiste *La Gazette du Midi*, ce qui est assez étonnant étant donné ses idées politiques. Il est vrai qu'il n'y publia que deux pièces réalistes en vers. Il collabora également à de nombreux petits journaux sous le Second Empire, ce que l'on appelait alors « la petite presse ». C'est seulement en 1868 qu'il entame une collaboration dans les journaux républicains. Et à l'époque de l'état de siège instauré après l'écrasement de la Commune de Marseille par le général Espivent de la Villeboisnet, de 1871 à 1876, il collabore régulièrement au journal *L'Écot* dans lequel se retrouvaient les partisans de l'extrême gauche.

Cependant, presque réduit à la misère, malade, dans un accès de fièvre il se blesse volontairement de deux coups de couteau et se jette par la fenêtre de son domicile. C'est ainsi qu'il meurt le 8 décembre 1874, alors qu'il n'a pas 40 ans.

L'œuvre d'Audoard Chevret est éparpillée dans les nombreux journaux auxquels il a collaboré. Outre bon nombre de poésies médiocres, il a aussi rédigé beaucoup d'articles. Le français est très majoritaire dans écrits, mais l'occitan n'en est pas absent.

Ainsi, il a écrit un long poème publié en 1874, « La Lazadeide ou le jeu de bataillon ». Il s'agit, suivant ses propres termes « d'un poème épique local, enfantin, satirique mêlé de mots patois » ! Évidemment, présenter le « bataillon », c'est-à-dire les combats que se livraient les enfants des quartiers réunis par bandes opposées sans utiliser l'occitan aurait été une entreprise suicidaire ! Et pourtant, dans une mise en scène équivalente, c'est ce que parviennent à faire certains réalisateurs de la télévision qui présentent Marseille ou l'Occitanie avec des acteurs qui ont tous l'accent pointu. C'est que, si l'intelligence a des limites, l'imbécillité n'en a pas !

Par ailleurs, en 1872, il donne en français une patriotique, « Ce bon Monsieur Bazaine », dédiée au maréchal qui a traité avec les Prussiens et constitue un illustre précédent pour l'autre traître Pétain, qui s'en inspirera. À noter que la chanson sera interprétée par Joan de Niça, qui généralement chantait en occitan, ce qui m'amène à me demander si certaines parties du texte que je n'ai pas eu en mains, ne sont pas rédigées en occitan.

Autre texte, « Lei piupius » (« Les pioupiousses »), qui partant d'un fait réel dont il a été le témoin à La Paine où des soldats faisaient l'exercice, montre son sens de la justice. Il stigmatise en effet les brutalités dont étaient victimes les jeunes recrues venant de la campagne. Ce texte a été publié dans le recueil périodique *Lo Galòl Provençau (Le Joyeux Provençal)* de Mariús Féraud. Il a été déclamé par Martin, l'un des artistes marseillais qui s'exprimait habituellement en occitan lui aussi, ce qui montre les rapports qu'entretenait Audoard Chevret avec les chanteurs populaires. Et confirmation de cela : le texte est dédié à Julian Rampal, artiste et trobare que j'ai présenté ici.

Évidemment, l'œuvre d'Audoard Chevret est mince. Mais il demeure un personnage attachant de cette époque où ceux que l'on a appelé les poètes-ouvriers tentent de s'imposer dans une ville où déjà la bourgeoisie locale s'intègre culturellement à la bourgeoisie dominante parisienne. Et celle-ci a l'illusion d'être française ! En réalité, tant à Paris qu'à Marseille, il s'agit d'une culture provinciale d'un degré un peu supérieur... mais provinciale quand même !

L'AVOCAT PAU COFFINIÈRES

Parmi les femmes et les hommes qui ont participé à la renaissance occitane du XIX^{ème} siècle, on trouve parfois de curieux personnages. C'est le cas de l'avocat Pau Coffinières.

Joan Baptista Pau Mari Coffinières est né à Montpellier le 10 avril 1827, dans une famille de la bonne bourgeoisie de cette ville. Après des études de droit, il devient avocat et s'installe d'abord à Marseille avant d'aller exercer à Paris où il demeure plusieurs années. Il revient ensuite en Occitanie, pour se fixer à La Seyne, près de Toulon, au hameau de La Rouve entre le chantier naval et Tamaris. Plus tard il se retire à Marseille où il meurt le 10 mars 1912.

Il s'intéresse très tôt au régionalisme et en 1851, il crée *La Province*, journal de la décentralisation. On voit le peu de chemin parcouru depuis cette époque, puisque un siècle et demi après on en parle toujours alors que dans une démocratie la question n'aurait jamais dû se poser. Le bonapartisme et son héritier direct, le fascisme, ont la vie dure.

Mais, c'est surtout à partir des années 1880 qu'il se mêle au mouvement félibréen qui jouit alors à Paris d'une certaine notoriété. Également journaliste, il collabore à de nombreuses publications et il est actif dans les associations félibréennes de la capitale.

Après son installation à Tamaris, il lance en 1890, un bulletin, *Tamaris*, qui soutient le développement de la station climatique qu'est en train d'installer à cet endroit Miquèu Pacha. Mais il se brouille rapidement avec dernier et il fonde alors l'*Escòla Felibrenca de Tamaris* (*École Félibréenne de Tamaris*). Dans les faits, cette association se résume à sa famille. Mais, très actif, il la fait connaître dans les milieux provençalistes dont il devient l'un des éléments marquants. Il est aidé en cela par le fait qu'il collaborait depuis plusieurs années à *La Revue Félibréenne*, de Pau Mariéton et qu'il avait déjà participé à divers concours littéraires. Il n'était donc pas un inconnu ce qui facilita son intégration dans le *Félibrige* varois en voie de reconstitution. Finalement, c'est lui qui en prend la tête en 1892 devenant le vice-syndic de la Maintenance de Provence pour le Var et les Alpes-Maritimes.

L'année précédente, au mois d'août, il a suscité la venue de ses amis, les *Cigaliers* de Paris, afin de célébrer à Toulon le sculpteur Pèire Puget, et à Tamaris, Georges Sand. L'occitan n'y est guère présent, mais cela incite la presse à prendre en compte l'existence du *Félibrige* jusqu'alors peu connu, sauf localement, comme à Hyères par exemple, dans le Var.

Son bulletin *Tamaris* devient en 1892 *Les Échos de Tamaris* qui se transforme en une petite revue dans laquelle il s'oppose aux trobaires provençaux du journal populaire marseillais *La Sartan* (*La Poêle*), de Pascau Cros. Et il soutient Mistral qui lui-même encourage les jeunes félibres à s'engager dans une action politique en faveur de la décentralisation et du fédéralisme. Finalement, les résultats ne seront pas à la hauteur des espérances. Seule conséquence pratique, le soutien de principe pour les élections aux candidats locaux contre ceux « parachutés » (encore que le parachute soit encore inconnu à l'époque !). Le revue est bilingue, occitan et français, car il s'agit de gagner à la cause félibréenne la bourgeoisie qui s'imagine être totalement francisée.

Finalement, *Les Échos de Tamaris* ne rassembleront que peu de félibres varois d'extraction populaire car pour eux, les notables qui collaborent à la revue constituent un autre monde dans lequel ils ne se sentent pas intégrés.

En 1898, c'est Pau Coffinières et son *Escòla Felibrenca* familiale qui organisent à Toulon, à l'Hôtel de ville, une grande soirée en l'honneur du dramatisse toulonnais Estève Pelabon, auteur de la célèbre comédie « Manicla oò lo grolier bèl-esprit » (« Manicle ou le savetier bèl-esprit »). Et l'année suivante il participe aux manifestations concernant Pelabon, cette fois organisées à l'initiative des jeunes félibres toulonnais qui prennent désormais le relais.

Car Pau Coffinières va se retirer de l'action. Ce qui ne l'empêchera pas de continuer à collaborer à diverses publications. Il a écrit surtout en français bien qu'il ait aussi utilisé l'occitan. Mais son œuvre dans notre langue est très conventionnelle. Finalement, il a mené une action félibréenne orientée vers le milieu dont il était issu. Il était au fond en rupture avec ce milieu qui, transposé aujourd'hui, est en train d'abandonner le français au profit d'un certain anglais américanisé.

L'OUVRIER TYPOGRAPHE ENRIC COLOMBON

À la fin du XIX^{ème} siècle, le mouvement dit des poètes-ouvriers est en voie d'extinction, mais avec le développement de l'instruction, il devient courant que des ouvriers, surtout ceux des métiers protégés, fassent une carrière littéraire et souvent, plus largement sociale.

C'est le cas avec Père Enric Colombon. Il est né le 24 novembre 1851 à Avignon, d'une mère Adèla Père, fille d'un artisan de tafetas, et de Vincenç Colombon, portefaix du Rhône. Il vient à Marseille en juin 1856 avec ses parents. Il va à l'école maternelle des Prêcheurs, puis aux Frères des Carmes ; il apprend peu à peu le français. À 12 ans, il est au travail : d'abord commis aux docks, puis apprenti-serrurier, enfin il entre à l'imprimerie Samat comme apprenti-typographe, et en 1868 il travaille au premier numéro du *Petit Marseillais*. Il restera dans cette imprimerie jusqu'en... 1933, soit jusqu'à l'âge de 82 ans, mais il est vrai, les 25 dernières années comme archiviste. En 1931, suite à une chute, il prend froid ne parvenant pas à se relever. Sa robuste santé l'abandonne, et ne pouvant plus vivre tout seul au troisième étage de son appartement de la rue Ferrari, il va vivre à Albi chez sa fille. C'est là qu'il meurt le 27 mai 1937, à 86 ans.

Il a œuvré toute sa vie pour améliorer le sort des typographes. Ainsi il a participé à la création de groupes d'épargne, du syndicat des ouvriers-typographes, à l'association *Le Gutemberg*, au journal de secours *La Sorte*. Et il a appartenu à de nombreuses associations comme *L'Alliance Mutualiste*, *La Prévoyance*, *Lei Tavans (Les Taons)*, chanteurs-déclamateurs franco-provençaux, *Leis Endormits (Les Endormis)*...

Ce qui nous amène à son action occitane qu'il a exercée avec un dévouement inlassable durant toute sa vie. Très jeune, il chante et déclame en occitan sur les scènes ; il joue la pastorale, le drame, la comédie. Et dès la fin des années 1870, il commence à écrire en occitan, en particulier des chansons et des déclamations pour la scène. Rapidement, il y ajoute des articles et des poèmes qui paraissent dans les journaux locaux dont notamment *La Sartan (La Poêle)*, de Pascau Cros. J'insiste sur ces textes car c'est finalement la partie du personnage qui est demeurée la plus ignorée.

En effet, Enric Colombon était un modeste et il signait généralement sous divers pseudonymes : P. Deshenry, Père de la Borgada, et Mèste Miarre, qui était celui qu'il affectionnait le plus.

Aussi a-t-il été surtout connu par son action publique. Mutualiste et syndicale certes. Mais également par son action occitaniste qu'il exerça à travers le *Félibrige* marseillais, un *Félibrige* qui ici se voulait populaire et non coupé des réalités sociales. C'est ainsi qu'en 1905, il est l'un des créateurs de l'association *Prouvenço !...* Plus tard, en 1919, il crée le cours de langue provençale *La Pervenco (La Pervenche)*, que j'ai eu le plaisir de fréquenter il y a déjà bien longtemps hélas !

Surtout, en 1907, il fonde la revue *Lo Galò Provençau (Le Joyeux Provençal)* qui réussit la gageure de publier tant des textes de félibres que de troubaires marseillais. Cette publication durera jusqu'en 1913 et elle contient des textes très intéressants dont certains nous permettent de reconstituer l'histoire du mouvement occitan à Marseille à la fin du XIX^{ème} siècle et au commencement du XX^{ème} siècle.

Enric Colombon écrivait un occitan provençal de haute tenue et il est à souhaiter qu'un choix de ses œuvres soit établi. Cela serait utile pour l'enseignement, tant par son niveau idéologique dont, comme le faisait remarquer en 1937 Jòrgi Reboul, l'association populaire *Lo Calen de Marselha* s'est inspirée, que par la qualité de la langue.

Mèste Pierre a également été un conférencier de talent car il avait la parole facile et parfaitement marquée. Homme d'action têtue qui ne se gênait pas pour critiquer ce qu'il

estimait mauvais, il refusait de transiger lorsqu'il considérait qu'il avait raison, mais il est toujours demeuré fidèle en amitié. Si on lui faisait remarquer qu'il avait mauvais caractère, il répondait : « Mon temperament, l'ai coma l'ai ! » (« Mon tempérament, je l'ai comme ça ! ») Et il semble bien qu'il ait eu raison de souligner ainsi ses idées, car c'est seulement en s'inscrivant dans l'action populaire que celles-ci ont pu être prises en charge par les démocrates. Bien entendu, ce terme n'a rien à voir avec les cripto-fascistes se prétendant « jacobins » mais ne sont en réalité que des amis du FN dont ils épousent les théories racistes, en l'occurrence pour soutenir la prétendue supériorité d'une langue ou d'une culture sur une autre, voire sur toutes les autres.

ANTÒNI CONIO, LIBERTAIRE ET OCCITANISTE

Avec Antòni Conio, nous abordons une période nouvelle pour la culture occitane à Marseille, celle où les idées occitanistes se mettent en place dans la ville.

Antòni Conio est né à Marseille le 11 septembre 1878, d'un père immigré italien qui était « fatigon », c'est-à-dire manœuvre dans une savonnerie. Il lui a d'ailleurs dédié l'un de ses ouvrages. Et dans l'état signalétique de ses services accomplis dans l'armée, on peut lire pour Antòni, à « Nationalité », « fils d'étranger » ! Le Pen avait des précurseurs.

Sa jeunesse fut assez dure car il commença à travailler sur les quais comme docker. A force de volonté et d'études, il améliora son instruction et entra comme employé au Bureau d'Assistance à la Mairie de Marseille. Il devint rapidement chef du service des Visas et Légalisations. C'est là qu'il connut Felip Mabilly, trobaire, conservateur du service des Archives, qui lui communiqua le goût de l'histoire. Par la suite, en raison de la réputation qu'il acquit, Antòni Conio fut chargé de rédiger les discours en occitan que les différents maires de Marseille eurent à prononcer, notamment après 1931, lorsque fut instituée la Generalitat de Catalunya.

Très jeune, alors qu'il n'a pas 16 ans, il commence à écrire en occitan dans *Lo Sant-Janenc (L'habitant de Saint-Jean)*. Fédéraliste et libertaire, cela ne l'empêche pas de rallier, comme beaucoup, l'union sacrée en 1914, mais la même année, son frère est tué sur le front, et il rejoint alors les rangs des opposants à la guerre bien qu'il soit contraint d'y participer.

Il est à la fois membre des trobaires marseillais qui utilisent l'occitan de Marseille, et félibre, ce qui est curieux pour un libertaire ! Mais, c'est qu'avant tout, ce qui compte pour lui c'est la langue occitane. Il est donc d'une certaine manière nationaliste occitan ; et comme il est attaché à la France, il résout la contradiction avec ce fédéralisme lié à une conception sociale de la République.

Le résultat, c'est que tout en demeurant félibre, il sent que ce mouvement est passéiste, et avec Jòrgi Reboul, il fondera *Lo Calen de Marselha (La Lampa à Huile de Marseille)*, en 1925, qui s'intitulera « Fogau felibrenç d'accion sociala » (« Foyer félibréen d'action sociale »), ce qui marque bien l'orientation de la nouvelle association.

Antòni Conio a collaboré à de nombreuses publications et notamment à *La Sartan (La Poète)* de Pascau Cros, *La Velhada (La Veillée)*, *L'Idèa Provençala (L'Idée Provençale)*, *La Pinhata (La Marmite de Terre)*, etc...

Il a publié des études intéressantes sur le dragon en Provence et sur Pèire Bellot, un drame en un acte qui fut joué par la troupe du *Calen*, « Pèire Puget, o Marselha sota Loïs XIV » (« Pierre Puget, ou Marseille sous Louis XIV »), et il a laissé de nombreux textes inédits. En outre, en 1935, il a obtenu le grand prix Pèire Vidal, décerné par la Generalitat de Catalunya pour « Lo sèti de Ròcavaire » (« Le siège de Roquevaire »), qui ne put être imprimé en raison du déclenchement de la guerre civile par les fascistes.

A ce propos, Antòni Conio et *Lo Calen de Marselha* organisèrent une aide importante pour les Catalans et les républicains espagnols.

Homme d'action, Antòni Conio reprit en 1928, la publication de *l'Armanac Marselhés (l'Almanach Marseillais)* qui paraîtra jusqu'en 1937. Cette dernière année, il créait un journal *L'Araire (La Charrue)*, qui devait durer deux ans. De plus, à partir de 1926, il publia une série de cartes postales comportant le portrait d'un écrivain occitan avec un extrait de ses écrits, « En cadun sa part » (« À chacun sa part »).

Antòni Conio avait collaboré à la revue *Òc*, d'Ismaël Girard, et à cette occasion il avait adopté l'orthographe classique dans laquelle est d'ailleurs rédigé « Lo sèti de Ròcavaire ». Il mettait ainsi en application son orientation occitaniste commencée lors de la fondation du *Calen*, en adoptant une orthographe nationale, au moins dans certains de ses

textes.

En 1938, dans le quotidien communiste de Provence, *Rouge-Midi*, il commença une rubrique provençale intitulée « An cargat mon ai » (« On a chargé mon âne »), qu'il reprit en 1945-47, sous le titre « A l'asard Boutesar » (« Au hasard, Balthazar »). C'était pour lui une façon de montrer son attachement aux couches populaires détentrices de notre langue.

Antòni Conio est décédé à Marseille, le 29 juillet 1947. Au témoignage de Jòrgi Reboul, au moment où il allait entrer en agonie, sa femme, qui était Vaudoise, lui demanda s'il désirait le secours d'un pasteur. Il répondit : « Es que parla provençau ? » « « Parle-t-il provençal ? ». La réponse fut négative. Alors, Conio dit simplement : « Adonc n'ai pas de besonh ! » (« Dans ces conditions je n'en pas besoin ! »). Il fut enterré civilement au cimetière Saint-Pierre.

LEONIDA CONSTANS, POÈTE EN FRANÇAIS ET EN OCCITAN

Peu nombreuses ont été les femmes qui ont participé à la renaissance littéraire occitane du milieu du XIX^e siècle qui se prolongera jusqu'à la veille de la guerre impérialiste de 14-18. On ne peut guère citer parmi celles qui ont eu une certaine importance et que j'ai déjà présentées dans ces colonnes, qu'Alexandrina Brémond, de Tarascon, Justina Cros, la sœur de l'écrivain socialiste Pascau Cros, le fondateur du journal populaire marseillais *La Sartan (La Poêle)*, et Laserina Negre, dite Laserina de Manòsca (Lazarine de Manosque), sorte de révolutionnaire car... divorcée ! Ajoutons à cette liste quelques créatrices moins connues comme Maria d'Arbaud, la mère de Josèp d'Arbaud, Antonieta Rivière, Reina Garde, et les Marseillaises Ròsa Bensa et Lisa Mouren, dont j'ai également parlées ici. Mais cela correspond à la sociologie française et plus largement européenne de l'époque, puisque toutes choses étant égales, proportionnellement on ne trouve pas plus d'écrivains féminines dans les autres cultures de l'Europe ! Les choses n'ont vraiment commencé à changer qu'après la première guerre mondiale et surtout après les années 1960.

Ceci étant dit, je présenterai aujourd'hui l'un de ces oiseaux rares de la renaissance, en l'occurrence Leonida Constans sur laquelle d'ailleurs je ne possède que peu de renseignements mais cela permettra peut-être à des lecteurs de les compléter : je les invite donc, s'ils en possèdent, à me les communiquer et je les en remercie par avance. Leonida Constans est née à Brignoles (Var), en 1818. Mariée à 18 ans, elle est bientôt veuve ; elle s'installe à La Valette, près de Toulon, et elle se consacrera désormais à la muse et à la dévotion. La date de sa mort m'est inconnue.

Dès l'âge de sept ans, elle faisait des couplets charmants. Par la suite, elle s'est mise à écrire des poèmes, ou plus précisément à faire des vers, car de même que la plupart des poètes-ouvriers qui étaient alors en pleine gloire, malgré son talent, elle manquait de la culture classique suffisante qui lui aurait permis d'accéder à la haute poésie. Il semble que ce soit la publication du journal occitan de Josèp Desanat *Lo Bolhabaissa (La Bouillabaisse)*, ce mot étant généralement féminin en occitan, qui l'ait décidée à s'essayer dans la poésie provençale. C'est en effet là qu'en 1844, on trouve ses premiers essais dans notre langue. Elle habite déjà La Valette puisqu'ils émanent de cette localité. Il s'agit de poèmes qui célèbrent une Provence idéale, avec la condamnation du capitalisme et du progrès, thème qui est en pleine contradiction avec les idées de Desanat, et avec bien entendu, un appel au patriotisme français qui refuse la lutte des classes ; mais par ailleurs, il y apparaît le sentiment de l'unité occitane, puisque est mentionné l'espace culturel qui va de la Garonne à la Durance.

Leonida Constans donc, entre dans le groupe des troubaires, et cela explique que Roumanille fera appel à elle lorsqu'il rassemblera en 1852, les poésies occitanes de trente-un poètes et rimailleurs occitans dans l'ouvrage collectif « Lei Provençalas » (« Les Provençales »). L'année précédente, Leonida Constans avait participé au « Romavatgi dei Trobaires » (« Rassemblement des Poètes »), d'Arles ; l'année suivante elle participera à celui d'Aix en Provence. Elle collabore alors au journal créé par Joan Baptista Gaut, *Le Gay Saber (Le Gai Savoir)*, qui a pour ambition de réunir les créateurs occitans et sera publié à Aix-en-Provence de 1853 à 1855. Elle collabore également en 1862 à « l'Almanach Historique Littéraire et Biographique de Provence », publié à Marseille par Alexandre Gueidon. Enfin, ses vers français et provençaux sont également publiés par « Le Propagateur du Var », de Draguignan.

L'œuvre occitane de Leonida Constans on le voit, est assez mince, bien que non négligeable. Elle dispose d'un talent souple, et elle utilise l'occitan pour un registre « noble », tant pour ce qui est de l'engagement politique réactionnaire essentiellement tourné vers le passé et une Provence mythique, que pour la galéjade qui ne sort pas de la morale la plus

stricte très en vogue dans les milieux bourgeois. Pour l'étude des mentalités et bien entendu des idéologies contradictoires des premiers ouvriers de la renaissance occitane et aussi parce que la langue employée est souvent excellente, l'étude ou simplement la lecture des textes de Leonida Constans ne manque pas d'intérêt.

Une autre fois nous passerons en revue quelques auteurs féminins, ce qui permettra de compléter cette revue des femmes qui ont participé à notre renaissance.

SERAFIN CREMAZY, DE LA CIOTAT, TROBAIRE DE... LA RÉUNION

Avec Serafin Crémazy, nous avons un trobairre un peu spécial. En effet, s'il naquit à La Ciotat, cette ville que les parle-pointus et les traitres au pays voudraient transformer en lieu résidentiel pour pleins de soupe en supprimant les chantiers naval, le 3 septembre 1803, il mourut à Saint-Denis, à la Réunion, île qui est paraît-il département français (!?), le 2 juillet 1879 !

Serafin Crémazy, était marin, métier alors très répandu sur la côte provençale. Capitaine de navire, il abandonna la navigation pour s'installer à l'île Bourbon, aujourd'hui la Réunion, où il utilisa les compétences qu'il avait acquises dans ses voyages et devint directeur des Douanes.

Nous connaissons assez peu sa vie. Quelques renseignements toutefois, figurent dans la préface du recueil qu'il publia en 1863, à Saint-Denis. Il y est indiqué qu'il a quitté sa ville natale depuis 45 années, ce qui nous reporte à 1818. Mais il est probable qu'il ne s'installa que plus tard à la Réunion, car il n'a pu être capitaine à l'âge de 15 ans ! Ce qui, bien entendu, ne change rien quant au fait qu'il ait quitté La Ciotat en 1818, mais il a pu y faire encore quelques courts séjours avant de s'installer définitivement à Sainte-Suzanne, près de Saint-Denis.

Toujours est-il qu'en 1854, sortent de l'imprimerie Vital Delval, à la Réunion, sous le titre « Lo cachet de la Rèina » (« Le cachet de la reine »), avec pour sous-titre, « Sovenir istoric adreiçat a mon amic Rozet en pagament d'un panier de limaças e de cagaròus que m'a portat de Marselha » (« Souvenir historique adressé à mon ami Rozet en paiement d'un panier de limaces et d'escargots qu'il m'a apporté de Marseille »), par S.C., 2 feuilles comportant une préface probablement écrite par l'auteur. Les initiales S.C. désignent Serafin Cremazy.

Il s'agit de trois récits comiques qui ont pour cadre La Ciotat et sont inspirés de faits authentiques. Ils sont assez salés encore qu'aujourd'hui ils nous paraissent plutôt anodins.

Une dizaine d'années après, toujours sous les initiales S.C., paraît le recueil de vers « Mei rapugas » (« Mes grapillons »), que j'ai évoqué plus haut. Dans les 135 pages qu'il comporte, il reprend « Lo cachet de la Reina », qui est suivi de nombreux contes, anecdotes et histoires en vers.

Dans la préface, Crémazy explique que ce sont des textes qu'il récitait dans les repas et réunions organisés par les Occitans exilés à l'île Bourbon.

Les histoires un peu lestes y sont bien sûr nombreuses. Mais, il y a aussi le regret du pays perdu. Pour l'évoquer, il rappelle des faits qui s'y sont déroulés. La Ciotat est à l'honneur. Les personnages connus et les types populaires de la ville provençale y sont présentés. Cela va d'un ancien maire à des ecclésiastiques en passant par tel médecin ou pharmacien et telle poissonnière qui donne sa recette de la bouillabaisse.

La Réunion toutefois, n'est pas absente, avec la liste des fruits de l'île, et même un conte écrit à l'intention de Camoin. Ce dernier était un Provençal qui fut le premier à ouvrir un salon de coiffure à la Réunion ! Pour faire attendre ses clients en les divertissant, il demanda à son ami Serafin Cremazy, de lui écrire un conte. Le résultat fut « Lo volur de figas » (« Le voleur de figes »), également inspiré d'un fait authentique survenu à La Ciotat.

A côté de ce souvenir d'un passé idéalisé qu'il regrette, Cremazy montre une passion de type nationaliste pour sa langue. Elle est au-dessus de toutes les autres, et pour lui le français n'est qu'un patois ! Les Provençaux (c'est-à-dire les Occitans, mais alors le terme n'était pas connu), sont le peuple le plus civilisé de la planète. Les autres, Français du nord compris, ne sont que des sauvages. Il y a là le réflexe de défense d'un Occitan qui se sent agressé par les Français, et qui l'exprime. Contradictoirement, il pratique l'union sacrée contre les... Anglais! C'est que les guerres napoléoniennes sont encore dans toutes les mémoires.

La langue de Cremazy n'est pas parfaite ; elle souffre de l'éloignement de l'auteur de

son pays où elle est d'usage courant. Mais, en dépit de quelques imperfection, elle demeure très acceptable. A noter qu'il connaît les auteurs occitans de la seconde renaissance, et qu'il les cite. Il a été en relation épistolaire avec plusieurs d'entre eux. Il collaborera d'ailleurs à l'*Armanac Provençau* (l'*Almanach Provençal*, de Mistral et de Roumanille, bien que n'étant pas d'accord avec leurs choix graphiques.

Une bonne partie de l'œuvre de Crémazy est demeurée inédite. Peut-être des lecteurs de La Ciotat pourraient nous communiquer des documents à ce sujet, et aussi des informations biographiques complémentaires sur ce personnage qui a su conserver sa culture à 10.000 kilomètres du pays ?

LE JOURNALISTE PASCAU CROS

Dans mes articles sur les écrivains d'expression occitane, j'ai souvent cité le nom de Pascau Cros, en particulier à propos du journal *La Sartan (La Poêle)*. Aussi, il me semble temps de vous présenter ce personnage hors du commun.

Pascau Cros est né à l'extrémité nord de la commune de Marseille, à Notre-Dame-de-Septèmes, le 8 février 1859, dans un moulin où travaillait son père. Celui-ci, Adouf Cros, originaire de Castelnaudary (Aude), qui avait déjà 11 enfants, était en effet meunier. C'est ainsi que le jeune Pascau passe son enfance dans divers moulins, qui étaient nombreux entre la Viste et les Aygalades, zone où travaille son père. Il ne fréquente l'école que peu de temps et c'est de bonne heure qu'il doit gagner sa vie. C'est plus tard, et par lui-même qu'il acquerra une bonne instruction. À 12 ans, il est employé dans les fabriques de briques de l'Estaque. Mais son véritable métier manuel sera celui de rebateur de pierre de moulin dans lequel il était un maître.

Vers l'âge de 18 ans il se sent une vocation de poète, cela sur les conseils probablement de son père et de sa sœur Justina, tous deux trobaires, et auxquels je consacrerai d'ailleurs un article spécial. Il commence donc à collaborer dans le journal de Père Mazière et d'Antida Boyer, *Lo Tròn de l'Èr (Le Tonnerre)*, avec des poésies amusantes. Et sous l'influence d'Antida Boyer, le futur député socialiste de Marseille, il fait la propagande en faveur des socialistes (rien à voir bien entendu avec l'actuel parti qui porte ce nom), aux côtés de ce dernier et de Clovis Hugues. En 1884, il est candidat au conseil municipal mais se retire avant les élections. Quelques mois plus tard, il est envoyé comme délégué ouvrier par la commune de Marseille aux Etats-Unis afin d'y étudier les conditions de vie des travailleurs américains ; il passe quelques mois à Philadelphie et à New-York. De retour, il va vivre deux ans à Paris où il exerce diverses activités pour subsister : employé de journaux, correcteur au journal *La Justice* et secrétaire de Clémenceau, et même répétiteur de grec... alors qu'il ne sait pas un mot de cette langue ! À la mort de son père, en 1889, il revient à Marseille afin de ne pas laisser sa mère seule. Il travaille de nouveau comme rebateur de meules de moulin, employé de journaux, commis de banque...

Cependant, il n'a jamais cessé d'écrire en occitan. En 1880, un poème, « La Messa » (« La Messe »), n'avait pas été du goût du Pape ! Il faut dire qu'à l'époque, l'Église officielle était systématiquement du côté des forces réactionnaires et que, par réflexe, l'anticléricalisme était puissant. En 1891, avec l'aide de Gabriel Guerriera, que j'ai déjà présenté, il fonde *La Sartan*, journal entièrement rédigé en occitan marseillais et qui connaîtra un succès extraordinaire. Tellement que durant plusieurs années, il pourra en vivre. Ce journal n'était certes pas politique, mais son orientation progressiste était claire. La vie marseillaise y était présentée de façon humoristique et satirique. Ainsi les divisions politiques, et les ambitions de certains personnages de « gauche » étaient dénoncées. Avec le succès, ce fut toute la Provence qui fut bientôt présente dans *Le Sartan*, le Languedoc n'en étant pas absent. Car écrire dans *La Sartan* constituait une reconnaissance populaire. Ainsi, Valéri Bernard, pourtant fêlibre, en avait fait le dessin de titre et y collaborait régulièrement. *La Sartan* devait durer une quinzaine d'années, jusqu'en 1905.

C'est qu'entre temps, Pascau Cros était entré comme rédacteur au *Petit Marseillais* où il travailla jusqu'à la fin de ses jours. Et qu'il ne disposait plus de temps nécessaire pour mener de front cette double activité. Sinon *La Sartan* aurait pu continuer encore longtemps car disposant d'un public fidèle qui, chaque samedi, attendait sa sortie : le journal était vendu à la criée sur la Canebière et dans les rues de Marseille.

Pascau Cros est un poète de grande qualité, notamment pour ce qui est des pièces lyriques. Ainsi, il demeurera l'un des maîtres de la ballade. Quant à l'inspiration, elle est très

variée, ce qui fait son intérêt. Il aurait voulu rassembler ses textes poétiques sous le titre principal « La musa marsehesa » (« La muse marseillaise »), avec 3 parties : « La musa nusa » (« La muse nue »), poèmes d'amour ; « La musa negra » (« La muse noire »), poèmes de deuil ; « La musa galòia » (« La muse joyeuse »), poèmes amusants. Il n'a pas eu le temps de le réaliser... Quant à sa prose, très abondante, elle comporte de nombreux textes engagés politiquement et socialement. Outre son nom, il a signé sous de nombreux pseudonymes dont le plus connu est « Rima Saussa », jeu de mot sur « rimar » qui en français peut se traduire par « rimer » et aussi par « roussir », « gâter » ; donc « brûle sauce » ou « rime sauce » !

On notera enfin que Pascau Cros, bien qu'individuellement ami avec des félibres et admirant Mistral, demeurera toujours un adversaire résolu du *Félibrige* considérant que cette association n'avait pas d'assise populaire et était éloignée du mouvement social. Par ailleurs, la contradiction était là car, comme la quasi totalité des socialistes, en 1914, il rejoindra l'union sacrée dans le grand massacre européen. Il vrai qu'à l'époque le nationalisme prôné encore actuellement par les racistes de droite et de gauche, était bien plus puissant qu'aujourd'hui et qu'il était difficile d'y échapper.

Il meurt à Marseille le 16 mai 1921, 30 années jour pour jour, après la sortie du premier numéro de *La Sartan*.

UNE FAMILLE DE POÈTES : ADÒUF ET JUSTINA CROS

L'autre semaine, j'ai présenté dans ces colonnes Pascau Cros, qui avait pris pour pseudonyme à côté d'autres, celui de « Rima Saussa », qui signifie à la fois « Gâte Sauce » et « Rime Sauce », jeu de mot car le verbe occitan « rimar » a deux significations : soit « brûler », soit « rimer ». Pascau Cros, journaliste de talent, fondateur de *La Sartan (La Poêle)*, excellent poète et prosateur, ne s'était cependant pas dirigé vers l'écriture tout seul, suite à une prétendue vocation. Car ce sont en effet son père, Adòuf Cros, et sa sœur aînée, Justina Cros, qui l'ont poussé dans cette voie où il devait exceller.

Et tous deux avaient de bonnes raisons d'agir ainsi puisqu'ils étaient poètes. Je parlerai d'abord du père, Adòuf Jòrgi Cros. Il est né à Fendeille (Aude), près de Castelnaudary, le 9 février 1826. Meunier, il s'installe à Marseille, dans les quartiers nord, où il travaille dans divers moulins qui étaient alors nombreux notamment à Notre-Dame-de-Septèmes, à la Viste, aux Aygalades, à Saint-Louis. Marié à Catarina Calverac, il offrira à cette dernière 12 enfants, le caga-nis étant précisément Pascau Cros.

Mais notre meunier aimait à taquiner la muse. Et c'est ainsi qu'il collabore à partir de 1863 au journal de Mariús Féraud, *Lo Caçaire (Le Chasseur)* où il entame cette carrière poétique avec une naïveté dite par le petit Pascau alors âgé seulement de 4 ans ! Ce texte est rédigé en occitan languedocien de la région de Castelnaudary. Mais par la suite, tout en continuant d'employer le parler du lieu de sa naissance, Adòuf Cros utilisera concurremment l'occitan marseillais. Surtout à partir du moment où il collabore aux opuscules *Lo Galòl Provençau (Le Joyeux Provençal)*, également publiés par Mariús Féraud, et au journal *Lo Tròn de l'Èr (Le Tonnerre)*, fondé par Père Mazière et le futur député socialiste Antida Boyer. Il commence à écrire dans ce dernier journal au mois d'août 1877, alors que son fils Pascau y a commencé sa collaboration, alors qu'il n'a que 18 ans, en février de la même année. On ne peut pas dire que la poésie d'Adòuf Cros soit d'une grande qualité. D'ailleurs, il n'a pas d'illusion sur son talent, et il s'amuse surtout à rimer sur des sujets joyeux et agréables présentant des scènes de la vie quotidienne. Il meurt à Marseille le 9 février 1889, 60 années exactement, jour pour jour, après sa naissance.

Sur Justina Cros, je ne possède que peu de renseignements biographiques. Plus âgée que Pascau, elle était mariée et son nom d'épouse est Giboin. En janvier 1878, elle met au monde une fillette, Loïsa, qui disparaîtra, emportée par la maladie, 3 années plus tard. Justina ne devait jamais se remettre de cette perte et elle meurt en 1884, dévorée par le chagrin. Pascau Cros avait célébré la naissance de l'enfant dans un poème publié dans le journal socialiste de Clovis Hugues, *La Jeune République*, et il chantera la disparition de sa sœur dans un poème très émouvant rédigé le 15 août 1884, mais publié plus tard, dans *Le Bavard*, journal satirique marseillais, en 1890, et dans *La Sartan* en 1894, ce qui montre l'étendue de sa peine et l'amour qu'il portait à sa sœur. À noter que ce poème est précédé de 4 vers occitans de Clovis Hugues que celui-ci avait adressé à Pascau Cros pour partager son deuil.

C'est à partir de 1879 que Justina Cros commence à publier des poèmes dans le journal *Lo Tròn de l'Èr*. Elle collabore également au journal félibréen *Lo Brusuc (La Ruche)*, mais si là elle accepte que l'on « normalise » son texte, elle demeurera cependant fidèle au système d'écriture des trobaires de même que son frère. En 1884, elle donne à l'*Armanac Populari dau Miegjorn (Almanach Populaire du Midi)*, qui est composé et publié par des collaborateurs du *Tròn de l'Èr*, un poème dédié à Fernand Antoine, autrement dit Père Bertas (1864-1950), qui lui a adressé son premier recueil de poésie occitane. Nous avons déjà présenté ici Père Bertas, écrivain socialiste occitan et historien de Marseille. Justina Cros signe soit sous son nom, soit plus fréquemment sous le pseudonyme de « la Trobairitz Justina » (« La Poétesse Justine »).

Son œuvre, de même que celle d'Adouf Cros, n'est pas très abondante. Cependant elle est d'un niveau très supérieur à celle de son père. Ses poèmes sont émouvants par leur ton de sincérité. Ils s'inspirent souvent de la vie familiale et elle se révèle une très bonne « trobairitz » dont il serait souhaitable que l'on réalise un recueil des productions. Ce d'autant plus qu'en ce XIX^{ème} siècle, les femmes qui écrivaient étaient peu nombreuses.

JUSTINA CROS, LA TROBAIRITZ JUSTINA

Il y a déjà pas mal de temps (*La Marseillaise*, 18 avril et 9 mai 1999), je vous ai présenté Pascau Cros, le célèbre « Rima Saussa » (littéralement "rime" qui signifie soit "rimer" comme en français, soit "brûler" !), fondateur du journal *La Sartan (La Poêle)* qui a connu un très grand succès durant les premières années du XXIème siècle, Adouf Cros, son père, également « trobairitz » (« poète ») et sa sœur, Justina, elle « trobairitz » (« poétesse »). Je précisais que je ne possédais que peu d'informations sur cette dernière, me promettant d'y revenir dessus si je disposais d'éléments nouveaux.

C'est aujourd'hui le cas et me voilà donc de nouveau à taper sur le computer pour vous la présenter d'une manière plus complète compte tenu des nouveaux éléments biographiques que j'ai pu réunir. Eulalia Justina Cros est née le 20 février 1853 à Foix, en Ariège, à l'occasion d'un voyage qu'avaient fait ses parents sur la côte d'Espagne, très probablement en raison du travail de son père, Adouf, qui était meunier.

Ce dernier, après diverses pérégrinations, s'installe peu après à Marseille, dans le quartier de Saint-Antoine, en limite de Septèmes. C'est là que naîtra en 1859 et grandira également, Pascau Cros, son frère auquel elle transmettra son amour de la poésie. Pascau Cros était le « caga-nis » (« dernier-né ») des 12 enfants qu'eurent ses parents !

Justina Cros tenait de race, puisque Adouf Cros, son père, était aussi poète occitan à ses heures. C'est ainsi, que né à Fendeilles, près de Castelnaudary (Aude), il rime tant en utilisant l'occitan de cette région que l'occitan marseillais, et plusieurs de ses poèmes seront publiés dans le journal de Mariús Féraud, *Lo Caçaïre (Le Chasseur)*.

Si Justina Cros rima très tôt, elle n'est publiée cependant que relativement tard, en 1877, dans *Lo Tròn de l'Èr (Le Tonnerre)*, journal créé par Père Mazière (*La Marseillaise*, 26 avril 1992) et Antida Boyer (*La Marseillaise*, 17 décembre 1995), le futur député socialiste de Marseille, qui était aussi un bon « trobairitz ». Elle collaborera régulièrement au *Tròn de l'Èr* et elle donnera quelques poèmes à un autre journal, d'inspiration félibréenne celui-là, *Lo Brusca (La Ruche)*, publié à Aix-en-Provence par Francés Guitton-Talamel (*La Marseillaise*, 6 juin 1993). Par ailleurs, de même que de nombreux collaborateurs du *Tròn de l'Èr*, elle appartenait à l'association *Lo Gai Saber (Le Gai Savoir)*, qui réunissait un certain nombre de « trobairitz » marseillais qui s'opposaient au *Félibrige* trop engagé avec la bourgeoisie. Les membres du *Gai Saber* la considéraient comme la muse inspiratrice de l'association.

Ce sont des collaborateurs du *Tròn de l'Èr*, dont Justina Cros, qui en 1884, publièrent l'*Armanac Populari dau Miegjorn per lo bòn an 1884 compausat e publicat per una ribambèla d'òmes dau Tròn de l'Èr (Almanach Populaire du Midi pour le bon an 1884 composé et publié par une ribambelle d'hommes du Tròn de l'Èr)*. On notera l'absence « an de Dieu » (« an de Dieu »), qui figurait sur les almanachs félibréens, marque de la participation d'auteurs anticléricaux, et également de la mention d'une femme, Justina, qui il est vrai était l'unique élément féminin de la publication. Le poème figurant dans l'almanach était dédié à Fernand Antoine, qui venait d'envoyer à la « Trobairitz Justina », son premier recueil de poèmes. Fernand Antoine devait se faire connaître plus tard sous le pseudonyme Père Bertas (*La Marseillaise*, 21 novembre 1993).

En janvier 1878, Justina Cros épouse de Victor Giboin, qui est forgeron, met au monde une fillette à laquelle elle voue un amour profond. Malheureusement, l'enfant décède de la diphtérie à 3 ans. Elle ne s'en remettra jamais. Inconsolable, elle meurt de chagrin le 15 août 1884

Ses compositions qui étaient gais et fraîches deviennent après la mort de sa fille, mélancoliques. Elle n'écrit plus désormais que sur des sujets sombres, avec des allusions

constantes à la mort. Quelques titres de ses derniers poèmes sont là pour l'attester : « La mòrt d'un angi » (« La mort d'un ange »), « Sus d'una tomba » (« Sur une tombe »).

L'œuvre de la *Trobairitz Justina* n'est pas très importante, mais d'une part elle apporte à la littérature occitane une présence féminine, et l'on sait qu'à l'époque rares étaient les femmes qui écrivaient que ce soit en occitan ou en français, d'autre part sa poésie est toujours sincère et sa valeur se situe bien au-dessus de celle de nombreux rimailleurs. J'ajoute que le choix systématique pour signer du terme « Trobairitz », signifiant « poétesse », emprunté directement à la langue occitane classique de Marseille, montre le souci de dignité de Justina Cros.

LE POÈTE RÉPUBLICAIN ANTÒNI BLASI CROUSILLAT

Cette année de fin de siècle (1999) me donne l'occasion de célébrer le centenaire de la mort d'un excellent poète occitan, socialiste de surcroît, Antòni Blasi Crousillat.

Celui-ci est né à Salon (B-du-R), le 3 février 1814, dans une famille de 11 enfants dont le père, Joan Josèp, avait un atelier de fabrication de chandelles, indispensables à l'époque aussi bien pour honorer Dieu et ses saints que pour s'éclairer ! Cette industrie de pointe assura à la famille une aisance relative qui permit au jeune Antòni d'acquérir une solide instruction d'abord en pension à Marseille, puis au séminaire d'Aix-en-Provence, où il achèvera des études classiques. C'est ainsi qu'outre l'occitan, sa langue maternelle, il a appris le français évidemment, mais aussi le latin, le grec, l'italien et l'anglais. En 1834, avec une cousine qui habite Philadelphie, aux Etats-Unis, mais est en voyage en Europe, il va visiter Rome et une partie de l'Italie. Il gardera un souvenir très vif de ce voyage. Au retour il refusera désormais de quitter Salon, aidant son père dans son travail, plus tard vivant de ses rentes et préoccupé d'une jouissance horatienne de la vie et demeurant célibataire. Par ailleurs, intéressé par la philosophie, déiste, voltairien, il sera aussi socialisant et anticlérical car républicain. Il décède à Salon le 8 novembre 1899, à plus de 85 ans.

En 1841, il publie ses premiers vers occitans dans le journal de Josèp Desanat, *Lo Bolhabaissa (La Bouillabaisse)*. Il collabore ensuite à ce journal jusqu'à sa disparition en 1846, étant considéré comme un excellent trobair en raison de la qualité de sa versification. Il entretient une correspondance suivie avec Roumanille et Mistral qu'il soutient. Il collabore à l'ouvrage « Lei Provençals » (« Les Provençales »), et en 1852 il participe au *Romavatgi dei Trobaires (Congrès des Trobaires)* d'Arles, ainsi que l'année suivante à celui d'Aix-en-Provence. Partisan de l'orthographe à la fois moderne et classique, dite étymologique, en réalité phonologique de même que toutes les orthographes des langues actuelles, il s'oppose à Roumanille. Néanmoins, et avec beaucoup de réticences, il se ralliera à l'orthographe prônée par ce dernier, rejoignant le *Félibrige*, mais d'une manière critique.

C'est qu'il a de solides amitiés du côté des écrivains populaires de Marseille et de la Provence maritime. Une preuve nous en est fournie par la chanson « Bèla a ginolhs » (« Belle à genoux »), qui a été interprétée par le chanteur Dàvid Gaitte sur la scène de l'Alcazar.

Son premier recueil de poèmes, « La bresca » (« Le rayon de miel »), est publié en 1865, mais il était prêt depuis plus de 3 ans. Dès 1849, il a écrit un poème en 6 chants, « Dideta » (« Didette »), sorte de portrait d'une jeune fille qui est une source possible de « Mirèlha », de Mistral, car il comporte la strophe dite mistralienne que l'on trouvera dans ce dernier poème.

En 1879, il publie « Lei nadaus » (« Les noëls »), qui ont la particularité d'être libre-penseurs, ce qui explique le refus d'Aubanel, imprimeur officiel du Pape, de les éditer ! Et en 1893, « L'eissame » (« L'essaim »), recueil de poésies diverses.

La poésie de Crousillat est discrète, très distinguée, et elle refuse les outrances et les grossièretés. On peut la définir d'aristocratique, ce terme étant pris dans un sens noble. Elle mériterait une réédition au moins partielle.

Si Crousillat fut l'un des hommes qui par leur soutien ont participé à la création du *Félibrige*, cela n'alla pas sans heurts et contradictions. D'ailleurs, il n'est pas cité dans les fondateurs légendaires du mouvement : je dis légendaires car on ne connaît pas la date exacte de création de cette association, ni le nom de tous ceux qui en sont les « primadiers » (« chefs de file », « fondateurs »). C'est que son anticléricalisme l'opposa à Roumanille qui refusa certains poèmes pour l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*, à Aubanel et aussi à Mistral. Sans parler de ses positions sur l'orthographe. D'ailleurs, à partir de 1876, il sera

dans l'opposition de gauche du *Félibrige*, rejoignant le groupe dit de *La Lauseta (L'alouette)*, de Loïs Xavier de Ricard, à Montpellier.

Poète de talent qui a su lier la création populaire à la noblesse de ton classique, tout en ayant un engagement politique progressiste, Antòni Blasi Crousillat méritait bien ces quelques lignes qui, je l'espère, contribueront à perpétuer sa mémoire.